

Phonocène *

* « C'est sans doute cela également que pourrait signifier le fait d'inscrire notre époque, comme le propose Donna Haraway, sous le signe du « Phonocène ». C'est ne pas oublier que si la terre gronde et grince, elle chante également. C'est ne pas oublier non plus que ces chants sont en train de disparaître, mais qu'ils disparaîtront d'autant plus si on n'y prête pas attention. Et que disparaîtront avec eux de multiples manières d'habiter la terre, des inventions de vie, des compositions, des partitions mélodiques, des appropriations délicates, des manières d'être et des importances. Tout ce qui fait des territoires et tout ce qui font des territoires animés, rythmés, vécus, aimés. Habités. Vivre notre époque en la nommant « Phonocène », c'est apprendre à prêter attention au silence qu'un chant de merle peut faire exister, c'est vivre dans des territoires chantés, mais c'est également ne pas oublier que le silence pourrait s'imposer. Et que ce que nous risquons bien de perdre également, faute d'attention, ce sera le courage chanté des oiseaux. »

Vinciane Despret, extrait de son livre *Habiter en oiseau*.

Si la peinture s'est toujours trouvée aux origines de l'œuvre de Béatrice Dacher, celle-ci n'a eu de cesse d'organiser ses déplacements, comme autant de prises de risque et de remises en jeu de l'artefact pictural à travers les lieux où il s'expose. Et parce qu'il s'est toujours agi de questionner l'idée du contexte de la peinture, dans ce désir de sortir du musée et de se porter à la rencontre des situations, les limites physiques du tableau ont été régulièrement données à voir comme le cadre qui révèle différents espaces et statuts de l'objet d'art. Ce balancement entre décoration et définition du tableau comme œuvre se manifeste dès les toutes premières productions de l'artiste, du mobilier dans l'espace et des compositions photographiques des années 1980 aux natures mortes et à la notion de sculpture-peinture.

Chez Béatrice Dacher, la reproduction du motif et de ses déclinaisons constitue une façon de ponctuer et de célébrer le temps, prétexte à voyager dans le maillage de différentes strates ou géographies. Au travers de ce vaste tissu de représentations conjuguant mémoire intime et collective, la question du regard porté sur le monde, à l'instar de celui de tout spectateur, est constamment posée. Dans un va-et-vient continu à partir de la sphère du subjectif et des dimensions du souvenir comme de l'espace domestique, ce travail s'appréhende selon un tracé et un trajet biographiques, entre les villes de Nantes et du Havre, puis au fil des séjours en résidence qui se sont développés dans les années 2000, avec toutes les mutations de l'espace de l'atelier et toutes les incarnations plastiques élaborées à l'aune du désir manifesté par l'artiste de « donner sens » aux choses.

Lieu de l'analogie entre l'idée de fil, de temporalité, de confection, au sens propre ou figuré, et le canevas de la toile, le textile devient le support des transferts d'ornements intérieurs ou de façade, d'architectures mais aussi de fresques, par la reconduction du geste ou du fait-main. Composant à partir d'écritures, de broderies et de papiers peints, entrecroisant les lieux, les notions d'identité, les rencontres et les gens, Béatrice Dacher orchestre et tisse des relations entre l'histoire personnelle, les traditions ou le folklore. Conjuguant les visions animales et humaines, anthropologiques et sociétales, à la manière des temps qui se mêlent, la toile correspond chez l'artiste à un espace de réflexion et d'inscription : une investigation continue du cadre de la peinture. Traversé par la mort et la notion de disparition des pratiques culturelles comme des savoir-faire, entre prisme ethnographique et sentiment impressionniste, le travail de Béatrice Dacher répond à des enjeux contemporains tels que le naturel et le vivant, les mutations urbaines ou l'extinction des espèces.

Dans cette œuvre nomade, telle une balade introspective initiée à partir d'un paysage mental d'Inde ou de Bolivie, d'un coin de nature, d'une recette de cuisine ou d'un texte de Julien Gracq, les productions et dispositifs de l'artiste relèvent de l'invitation à suivre les contours de mots, de lettres ou de dessins qui s'insèrent dans un imaginaire en constant redéploiement.

À la façon d'une projection que l'on habite, la pratique de Béatrice Dacher participe de cette écriture, immersive, sensitive et intuitive, qui développe autant de stratégies pour tourner autour de son sujet : la marque d'une pensée du processus cultivant une attitude qui s'est transformée au fil des ans selon l'aventure singulière d'un regard ou d'une vision. À l'instar de cartes postales qui raconteraient les directions et les trajectoires de ce regard, les œuvres de Béatrice Dacher brossent le portrait d'une artiste en état de « veille », et offrent en même temps un horizon pour mieux « ouvrir les yeux », ainsi que le dit l'artiste.



Tout ce qui vit...

Tout ce qui vit et meurt est un lieu d'action. Infiniment plus grand que ce que l'on peut imaginer, car l'action est souvent décisive, elle conduit le mouvement même des images, des gestes, des choix qui nous fondent. Nous sommes entourés, traversés, nous respirons pour rééquilibrer un monde qui sans cesse nous brise, notre mémoire n'est pas là pour nous isoler mais nous confondre, créer des alliances, réunir. Dans l'œuvre accomplie de Béatrice Dachet, j'entends le doux rappel, doux mais ferme, de ces affirmations qui nous étonnent toujours. Oui, la terreur est là, nous ne trafiquerons pas avec elle, le temps annule nos corps, nous n'accepterons jamais d'en subir les coups. Plus que des remparts, les propositions sont des antidotes, au temps, au mal-être, ce sont des refus contre les apparences trompeuses, ce sont des positions. Peu importe les techniques employées malgré la vigueur du lien qu'elle entretient d'emblée avec la peinture.

On pourrait ajouter : peu importe les manières, les stratégies mêmes qui fondent cette quête exigeante, des urgences se manifestent pour ne figer ni la douleur d'une absence ni l'allégresse qui nous rend hôte d'un monde que nous apprenons à habiter. Il y a bien sûr de l'exaltation dans ces tentatives de créer des relations, il y a de la méditation dans cette évaluation poétique du temps, il y a de la fantaisie à s'attacher aux hommes comme au chant des oiseaux, il y a de la colère à transplanter de la dignité dans les images que peut offrir la souffrance. Touchée, et vivement, Béatrice Dachet n'a de cesse de se déplacer sans complexe, j'allais écrire naturellement, en sachant ce qu'a d'approximatif ce terme. Elle se déplace sur l'échiquier de l'art sans souci de faire de l'art, au gré des déraisons et des lucidités, pointant des zones d'ombre, révélant des plaisirs, elle signe des œuvres avec provisions. La famille qu'elle revendique est grande, elle n'a de cesse de s'agrandir, de se recomposer, il serait anecdotique de la réduire à une entité purement administrative.



Rarement j'aurai eu autant de difficultés à mesurer les distances qui séparent le quotidien des réalisations sublimes que j'ai pu voir. Sublimes ? Précises, indifférentes aux larmes ou au pathos qui noient un sujet. Les propositions n'évacuent pas l'émotion, mais celle-ci semble retenue, elle a comme une obligation de réserve, elle affleure mais se refuse à tout commentaire un peu bavard. Elle est dense parce qu'elle n'est pas déclarative. Elle n'impose pas.

Cette capacité à se mouvoir, du plus proche (la cellule familiale), au plus lointain (les brodeuses de Bretagne ou une tisseuse en Bolivie), à interroger sa généalogie et témoigner avec un même élan de la beauté d'une rencontre, réveille en nous des désirs d'apaisement. Elle n'accuse jamais, elle pique légèrement, mais là où ça fait mal. Elle enchante sans forcer le trait, elle séduit mais dans une belle économie. Modestement. Superbement. Avec le souci de nous inviter à une danse baroque sans nous lâcher dans des vertiges inquiétants. Béatrice Dachet est une artiste qui veille.

Pierre Giquel



Table à la cruche
1987, assemblage bois tapissé, rideaux

Pages suivantes
Table aux casseroles
1985, installation table en bois, casseroles, poussière de charbons







Casseroles

1985

peinture à l'huile sur toile, 160 x 110 cm



Table
1986
sculpture métal soudé et objets de cuisine



Tables

Sélection de la série des *tables*
1986 - 1987
sculptures métal soudé
Tailles variables









Table rase
1988
bois peint, tissus sur châssis





Table aux ananas

1988

deux toiles superposées, peinture à l'huile et tissus

50 x 170 cm chaque

table en bois assemblé, peint et tapissé

Pages suivantes

Lavabo

sculpture métal soudé et peint

Homme sous lavabo

huile sur toile, 160 x 110 cm

1988







Installation
dans mon salon
4, rue Tivoli
Nantes
rideaux
huiles sur toiles

4 rue Tivoli
1990
impression sur
toile
150 x 110 cm



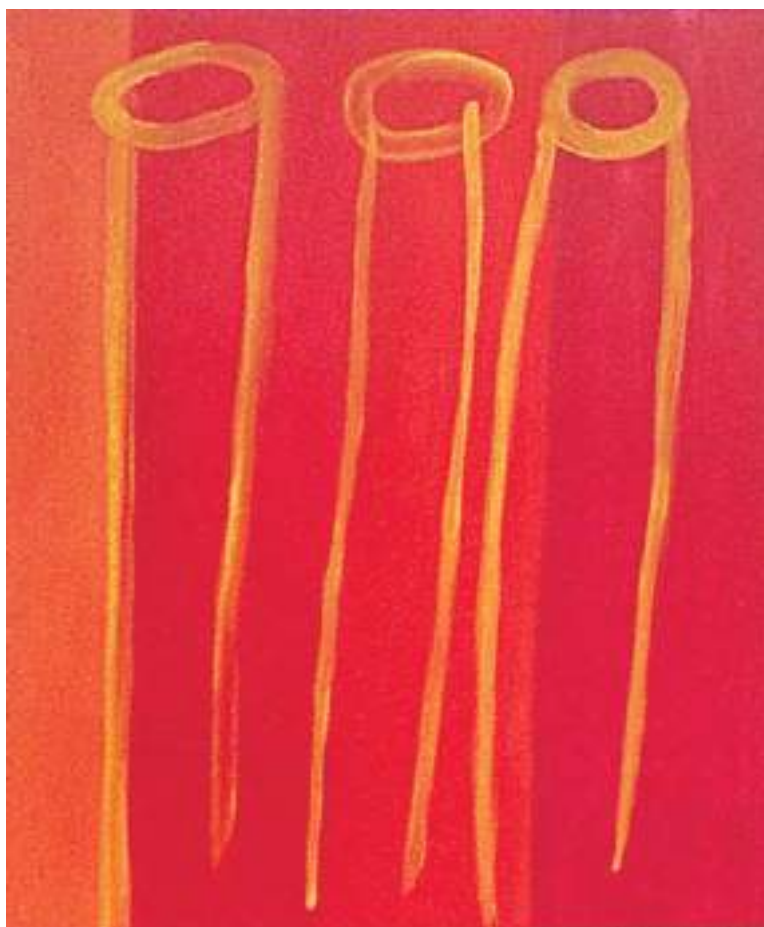


Installation
dans ma cuisine
4, rue Tivoli
Nantes
Cire sur toile

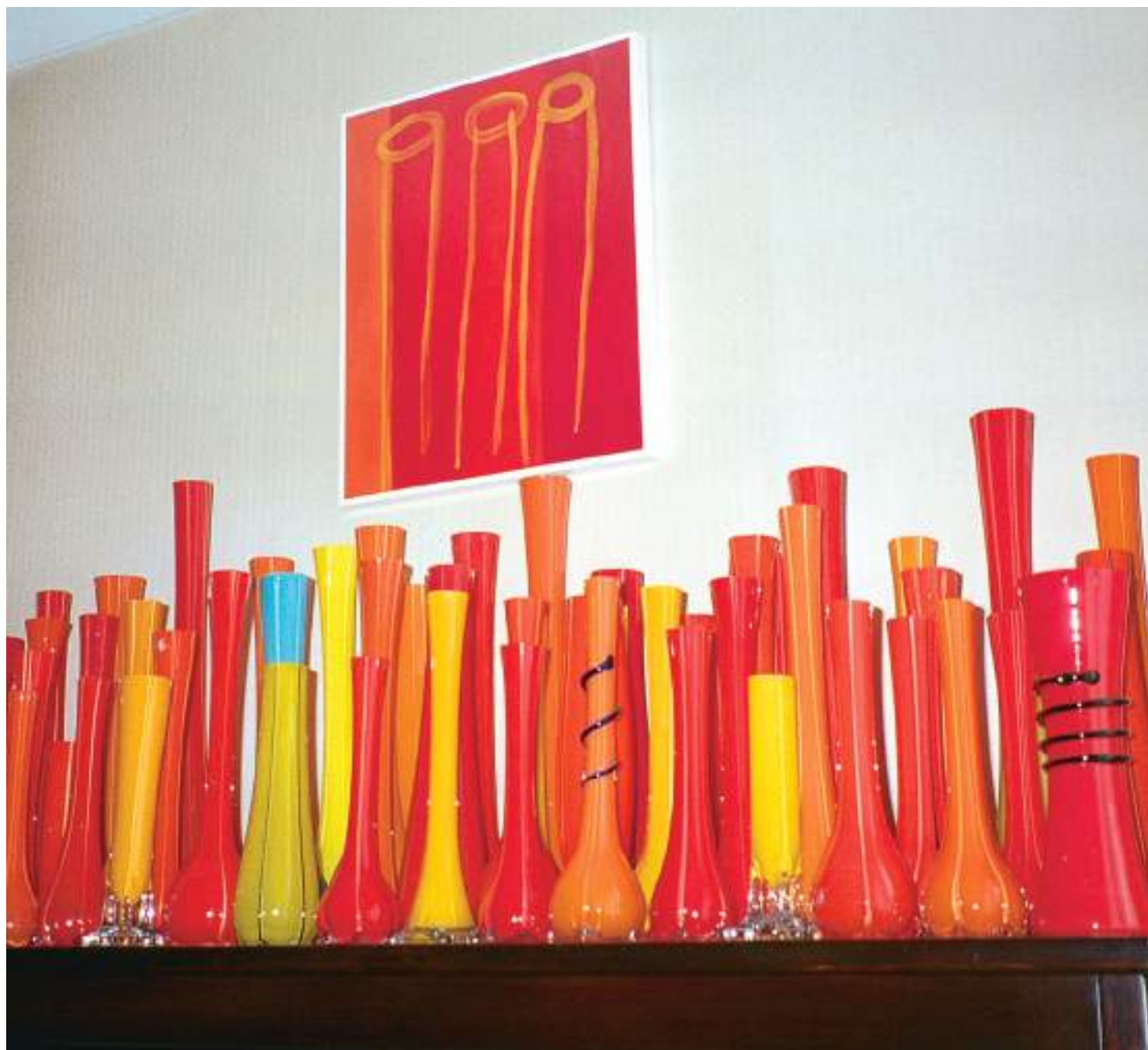
Faïences de cuisine
1991
Impression sur toile
150 x 110 cm







Vase de Vincent
1997
huile sur papier
50 x 30 cm



Chez Vincent
1997
impression sur toile
150 x 110 cm

Chez Vincent rue Gaston Veil
1998
impression sur toile
166 x 113 cm



L'une noire, l'autre rouge

Toujours en 1998. Elle réalise deux tableaux s'inspirant de dentelles acquises dans un magasin. Avec une méticulosité qui frise l'obsession, elle reproduit le motif. L'un des tableaux sera à dominante noire, l'autre rouge. Comme pour la série des Galets, elle choisit d'occuper des lieux en dehors de l'atelier. Elle choisit deux lieux voisins de son habitation. Furtivement car rien ne laisse supposer de leur présence tant les œuvres s'adaptent au décor. Un magasin de pompes funèbres pour le premier, un bar pour le second avec une patronne sensuelle et complice. Elle réalise alors deux photographies. Un tirage unique témoigne de cette possession douce des lieux, le cas se reproduira dans une mairie à l'occasion de mariages civils ou encore dans un casino, dans une maison de retraite. Chaque fois la présence plus ou moins vindicative de l'objet tableau et son prolongement photographique aboutissent à un retour vers le tableau puisque chaque tirage se trouve imprimé sur toile, à nouveau. Toujours le mouvement, à l'image des marées, qui caractérise ce lien au même, à la répétition. Et toujours la diffusion d'images nouvelles, inédites. Comme s'il fallait réinventer notre relation à l'image, à la peinture, au décor. Nourrir de nouveaux désirs. Réinjecter du contenu à ce qui pouvait nous paraître familier au point de ne plus l'apercevoir. L'empire du goût (bon ou mauvais) dévoilé dans ses excès comme dans ses hontes.

Pierre Giquel



Elles sont belles tes roses, 1998
huiles sur toiles, 92 x 65 cm chaque

Pompes funèbres, 1998
Impression sur toile
110 x 150 cm

Pages suivantes
Chez Mireille, 1998
Impression sur toile
110 x 150 cm







Des roses dans un jardin

D'emblée le motif dans la peinture sera retenu, et ceci dès 1987-1988 où les premières couleurs apparaissent, envahissent les surfaces, s'abîment dans un opéra de formes et d'apparitions vives. Les « tables tableaux » réalisés ces années-là s'affirment comme des compositions inspirées directement de tissus imprimés, d'anciens rideaux, de papiers peints. Un plaisir simple prévaut à ces scénarios colorés dont le déroulement trouve son énergie dans l'évocation d'un décor. Un décor lié à une maison, « La maison où j'ai grandi », titre d'une pièce ultérieure de 1998. Mots empruntés à une chanson interprétée par une cantatrice à la voix mélancolique.

Cette maison est celle des premières années, une maison au caractère « monumental », comme savent en garder à l'esprit les enfants, prêts à transformer les lieux de leurs premiers jeux, leurs premières rêveries. Cet hôtel particulier abrite dans ses murs toutes sortes de papiers peints issus du dix neuvième siècle et qui au cours du temps se sont adaptés aux différents goûts des époques, constituant une sorte de patchwork contrasté.

Les motifs ainsi revisités gardent alors la trace des émotions lorsque la mémoire convoque le passé, la mémoire des « lieux adorables et rares » comme les qualifie l'auteure Hélène Cixous.

Ses toutes premières peintures s'inspirent d'études documentaires, elle peint des fleurs, des ailes de libellule. Elle rêve de peindre pour le commandant Cousteau. Une agitation particulière la pousse vers les Beaux-Arts où elle entre à l'âge de 21 ans, après des séjours en Angleterre et en Irlande. Ces précisions biographiques ont certainement leur importance, ils sont le fond mobile sur lequel se décident des choix inchangés. Un goût pour un monde déjà habité, qu'il s'agit d'élever au rang d'art, d'expression incarnée. Ensuite vient l'agilité à déplacer les catégories, à résider dans la promesse. Car la peinture n'est pas vécue comme un aboutissement, elle révèle certes, mais elle prolonge des lieux, des événements, elle signe des rencontres.

Pierre Giquel

Pages suivantes

La maison où j'ai grandi

1999

Musée des Beaux-arts de Nantes

Impression sur toile

145 x 115 cm

Collection FRAC des Pays de la Loire











Pages précédentes
Caravane
1999
impression sur bâche
130 x 100 cm
Collection
Artothèque de Nantes

Vue de l'exposition, *Nos
vies nos vices*, le Havre
2003

Cherche caravane
1999
installation : huile sur toile
et papillons plume
140 x 60 cm
table et deux fauteuils
de camping
impression sur bâche
130 x 100 cm





76 600

DES PAVÉS

Je les ai ramassés pendant 10 ans sur la plage du Havre.

Ils proviennent des centaines de maisons démolies durant la dernière guerre.

DES TABLEAUX

Cent tableaux représentant une centaine de pavés choisis dans ma collection.

CONTRAT

Il engage chaque acheteur à me

renvoyer la photo du tableau accroché chez lui.

LA PHOTO

Elle prend la place du tableau dans la pièce 76 600 .

Béatrice Dacher

1995 - 2000



Bombardement du Havre
5 septembre 1944

Une mémoire déplacée

Des maisons martyrs qu'a laissée la guerre, il ne reste sur la plage que carreaux polis, morceaux dérisoires échoués, cris colorés. Plus qu'à une restauration de cette mémoire contenue dans ces éclats, Béatrice Dacher échappe avec une grande vivacité à la pensée commémorative. Nous sommes en 1995, et de tous ces « cailloux » qu'elle a amassés et photographiés, elle en a fait cent tableaux de petit format, mêlant les techniques, passant de l'abstraction à des figurations plus frontales. Derrière chaque tableau se trouve la photographie du « pavé » sauvé. Dans un deuxième temps, elle propose à chaque acquéreur un contrat dans lequel il est stipulé que ce dernier s'engage, en échange du tirage qui lui est offert, de renvoyer une photographie du tableau installé chez lui. L'engagement de l'artiste consistera à exposer par la suite l'ensemble des photographies ainsi collectées. « 76 600 », code postal du Havre, se déploie en 1998. Par ces gestes d'une grande simplicité se trouve réactivée la mémoire, en même temps que chaque trace des heurts anciens trouve un nouveau statut. Le tableau porte en lui les stigmates et les métamorphoses du temps.

Devant cette étreinte, on se sent brusquement vaste. Témoin de l'effondrement, elle relève un défi : chaque motif va désormais entrer dans une nouvelle gestion de son histoire. Comme nous sommes appelés à devenir nous-mêmes les acteurs de ces résurrections fictives.









76 600
100 tableaux
techniques mixtes
27 x 22 cm chaque
1995



Une mémoire déplacée

Des maisons martyrs qu'a laissé la guerre, il ne reste sur la plage que carreaux polis, morceaux dérisoires échoués, cris colorés. Plus qu'à une restauration de cette mémoire contenue dans ces éclats, Béatrice Dacher échappe avec une grande vivacité à la pensée comm  moratrice. Nous sommes en 1995, et de tous ces « cailloux » qu'elle a amassés et photographiés, elle en a fait cent tableaux de petit format, mêlant les techniques, passant de l'abstraction à des figurations plus frontales. Derrière chaque tableau se trouve la photographie du « pavé » sauvé. Dans un deuxième temps, elle propose à chaque acquéreur un contrat dans lequel il est stipulé que ce dernier s'engage, en échange du tirage qui lui est offert, de renvoyer une photographie du tableau installé chez lui. L'engagement de l'artiste consistera à exposer par la suite l'ensemble des photographies ainsi collectées. « 76 600 », code postal du Havre, se déploie en 1998.

Par ces gestes d'une grande simplicité se trouve réactivée la mémoire, en même temps que chaque trace des heurts anciens trouve un nouveau statut. Le tableau porte en lui les stigmates et les métamorphoses du temps. Devant cette étreinte, on se sent brusquement vaste. Témoin de l'effondrement, elle relève un défi: chaque motif va désormais entrer dans une nouvelle gestion de son histoire. Comme nous sommes appelés à devenir nous-mêmes les acteurs de ces résurrections fictives.

Pierre Giquel

76600
100 photos

76600
100 contrats



CONTRAT

Entre

Béatrice Dacher
4 rue Tivoli
44 000 Nantes
tel : 40 29 14 35

et

M/~~Mme~~/Mlle

MOUSSE FREDERIC
13, rue de la mairie 79230 FONS

Dans le cadre de la vente d'un des cent tableaux de la collection "76 600" de Béatrice Dacher, il a été convenu ce qui suit :

Article 1 : Engagement de l'acheteur

L'acheteur du/des tableau(x) n° *15*^{CH19} /cent s'engage, en échange de la photo du pavé qui lui est offerte, à renvoyer une photo du tableau installé chez lui à Béatrice Dacher (4 rue de Tivoli, 44 000 Nantes).

Article 2 : Engagement de l'artiste

Béatrice Dacher s'engage à exposer la photo envoyée par l'acheteur dans la pièce "76 600".

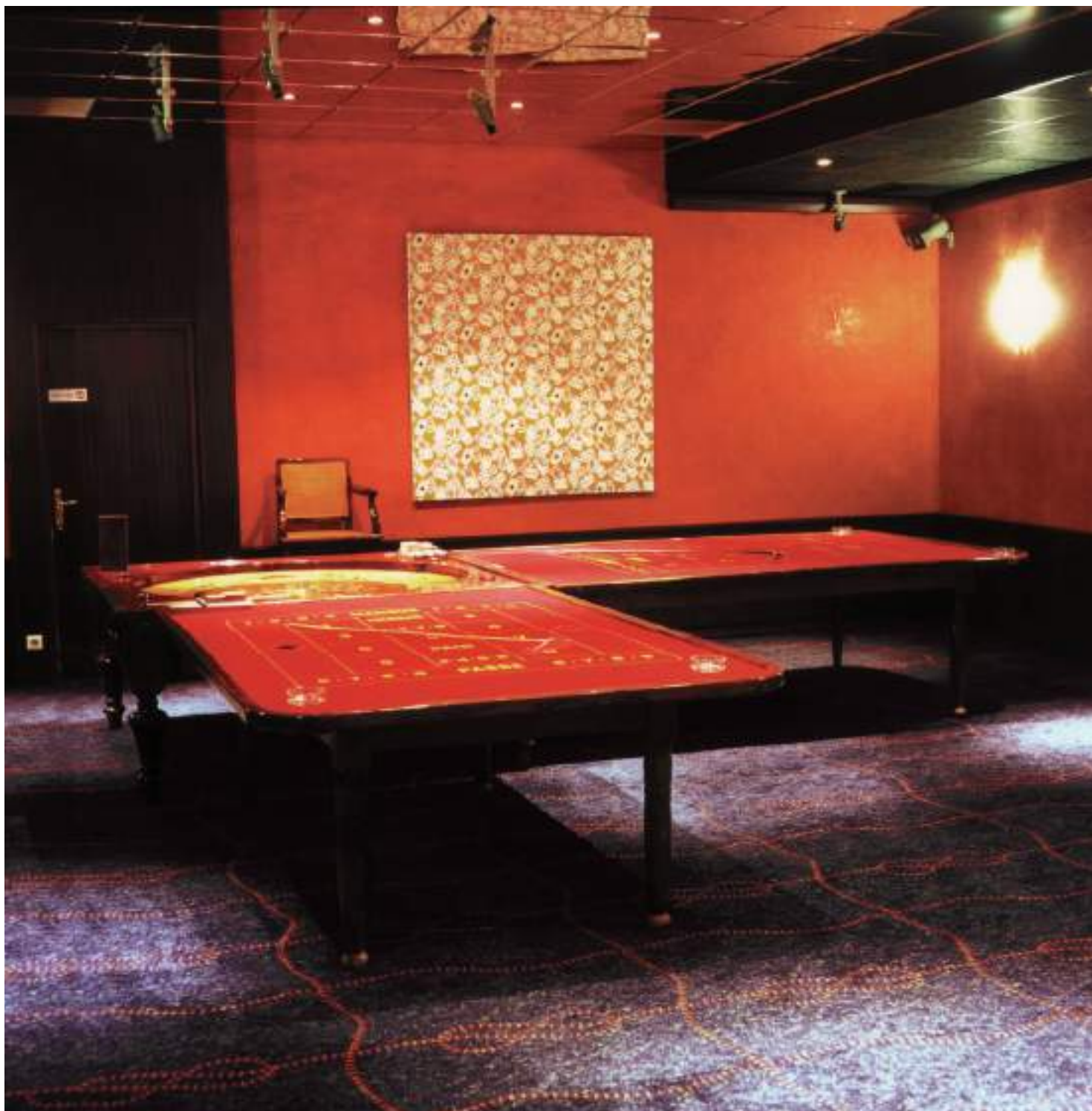
Fait à Nantes, le *22*^{Novembre} octobre 1995
En deux exemplaires.

Béatrice Dacher



L'acheteur





Casino
1999

impression sur toile, 119,5 x 119,5 cm
résidence centre d'art de Pougues- les-Eaux

installation peinture
Jeux de cartes
huile sur toile, 160 x 160 cm



Le refuge des cheminots
1999

impression sur toile, 119,5 x 119,5 cm
résidence centre d'art de Pougues- les-Eaux

installation peinture
Jeux de cartes
huile sur toile, 160 x 160 cm



installation peinture
mairie de Nantes
Love Birds
160 x 160 cm

Les mariés, Séverine et Hubert
2000
Photographie, 130 x 130 cm



Les mariés, Frédéric et Marie Aurore
2000
Photographie, 130 x 130 cm

Love Birds

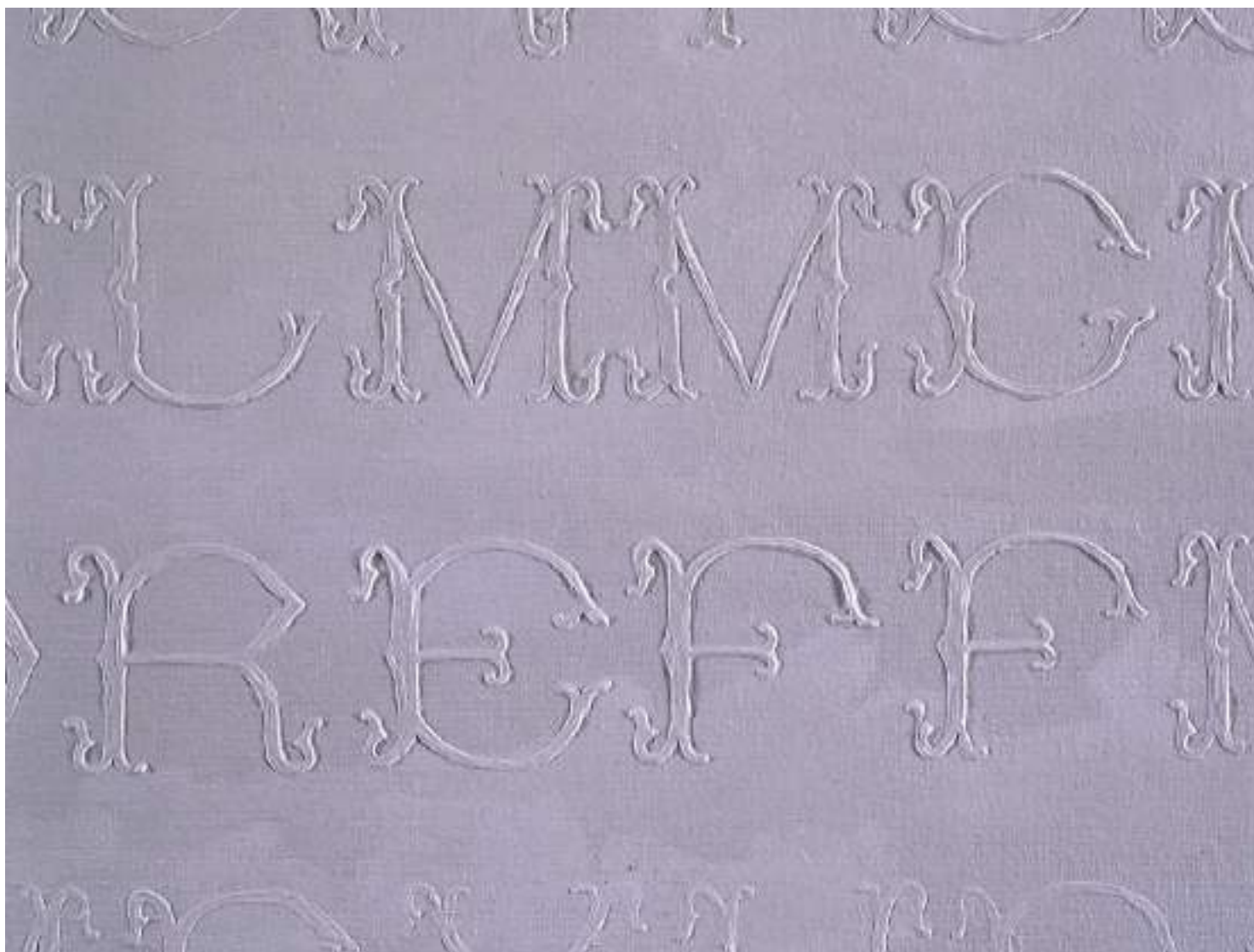
Margarita Glass
Sirop de chocolat maison
Jus de fraise d'Espagne maison
Copeaux de Gingembre
Le tout dans un shaker «Boston»
Verser dans le Margarita Glass
En filtrant avec une passoire à cocktail
Rallonger avec un Champagne Demi-sec
Ajouter de la glace carbonique

Création
Paul Gerson
2019









La réalisation du diptyque *Les Cheveux Blancs*, s'est déroulée dans le cadre d'une résidence de l'artiste, soutenue par l'association *Des lits d'art*, dans une maison de retraite à la thérapie particulière : les pensionnaires ayant la possibilité de s'y installer avec leurs meubles et d'autres de leurs objets. Comment une forme, un élément lié à un environnement vécu, à une histoire personnelle peuvent entretenir la vie, la mémoire comme catalyseur à déployer, à produire et à réinventer, autant de questionnements qui ont agissane dans le travail de Béatrice Dachet. Une des parties du diptyque est une peinture dont la surface de la toile est occupée méthodiquement par des lettrines tirées de modèles d'un manuel de broderie pour drap, qui représente toutes les initiales des occupants du centre.



pages précédentes

Monique Dubois, 1936
Monique Dacher, 2000

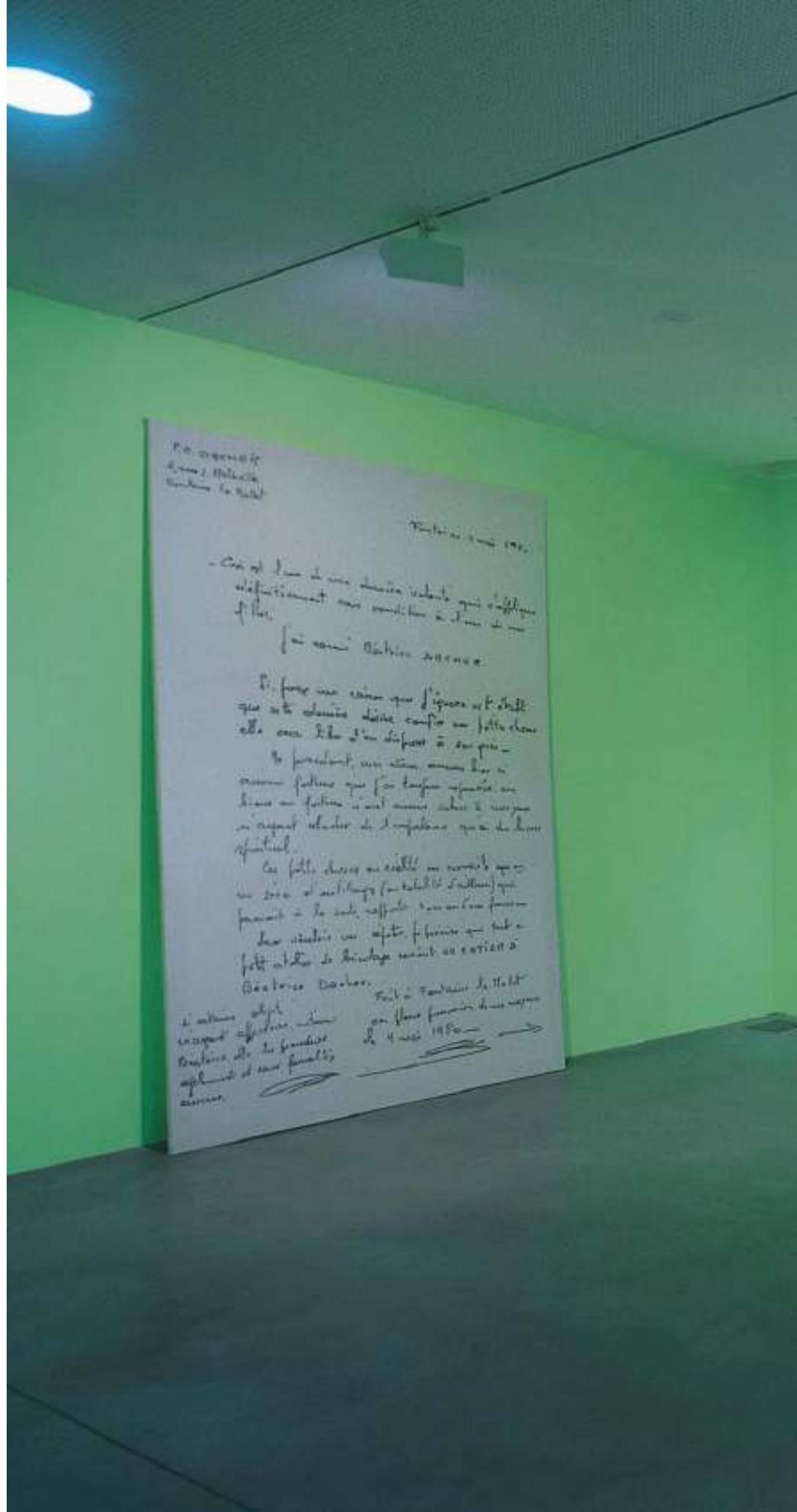
dyptique, photographies, 2000
 120 x 80 cm

Les cheveux blancs
 2000, Diptyque
 Peinture, Huile sur toile, blanc sur blanc, Détail
 Photographie, noir et blanc, 180 x 130 cm chaque

Bel Canto
2003
FRAC
des Pays de la Loire

La lettre 1980
2001

Les cheveux blancs
2000



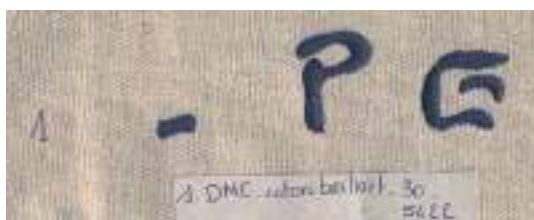


La lettre 1980
2001

Broderie mécanique sur toile, 240 x 180 cm
commande publique, collection métissage, FNAC
réalisée avec le lycée professionnel, atelier de broderie mécanique, St Quentin, Picardie
Collection Fond National d'Art Contemporain

Les pièces récentes de l'artiste témoignent de ce glissement naturel du figuré vers le simple. C'est dans le cadre du projet Métissages que la Lettre 1980 est réalisée grâce au lycée professionnel d'ameublement de St Quentin. Reproduction presque monumentale d'une lettre testamentaire du père de l'artiste la concernant, Lettre 1980 joue de la tension entre l'affect de l'histoire personnelle et l'aspect répétitif de la broderie mécanique, le côté mécanique en contraste avec l'écriture, le frôlement du trait, la trace.

Frédéric Emprou



- P.E. DACHER
6, rue J. Malleville
Fontaine la Motte

Fontaine, 4 mai 1980

- Ceci est l'une de mes dernières volontés qui s'applique
définitivement sous condition à l'une de mes
filles.

J'ai nommé Béatrice DACHER.

Si, pour une raison que j'ignore on s'est établi
que cette dernière désire confier ces petites choses
elle sera libre d'en disposer à son gré -

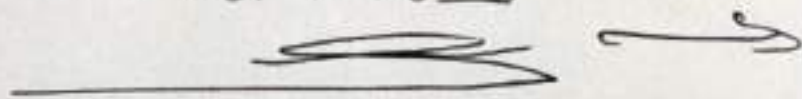
Me concernant, moi-même, aucun bien ni
aucune fortune que j'ai toujours refusée, ces
biens ou fortune n'ont aucune valeur à mes yeux
n'ayant attaché de l'importance qu'à des biens
spirituels.

Les petites choses en réalité ne consistent qu'en
une série d'outillages (en totalité d'ailleurs) qui
pourrait à la vente, rapporter 4.000 ou 5.000 francs -

Sans vouloir me vanter, je précise que tout ce
petit atelier de bricolage revient, EN ENTIER à
Béatrice Dacher.

Si, en tout objet,
n'ayant aucune, aucune
Béatrice, elle les fera
apporter et sans formalité
aucune.

Fait à Fontaine la Motte
en pleine possession de mes moyens
le 4 mai 1980 -



Maria et Ignacio
2001

En 2001, l'artiste invitée par l'Afaa et l'alliance française part en Bolivie à la rencontre de plusieurs communautés tisserandes. Avec Maria et Ignacio, c'est à un savoir faire que Béatrice Dachet s'intéresse : c'est aussi un rapport avec ce qu'ils ont de plus proche, leurs vêtements, un synonyme de leur quotidien. En rencontrant ainsi Maria Condori de Flores, sont ceux de la photographie, Béatrice Dachet finalise l'idée qu'elle avait de travailler sur le modèle des cartes postales habillées, nouveau code et motif qu'elle investit.

Du Havre à la Bolivie le propos reste le même. Filer la vie comme on la suivrait continûment, sans jamais la perdre de vue et quelques fois la devancer même, et l'attendre calmement. Béatrice Dachet est une guetteuse attentive.

Frédéric Emprou
Extrait de *Bel Canto*
Catalogue de l'exposition au FRAC Pays de la Loire

Maria et Ignacio
2001
photographie noir et blanc
120 x 80 cm
5 tissages réalisés par Maria Condori de Florès, Candélaria, Bolivie
avec l'aide du Ministère de la culture et des affaires étrangères
de l'institut français et des alliances françaises de Bolivie





Sac réalisé par Maria Condori de Florès

pages suivantes

Cartes

2001

J'ai demandé à des tapissiers Jalq'a et Yampara de réaliser des tissages à partir d'une carte de leur territoire







SUCRE

OLO

TARRABUCO















SDF
2006
photographie noire et blanc brodée en partie sur les vêtements
90 x 60 cm

pages précédentes
série des *SDF*
2002
photographie couleur brodée sur la partie du duvet
photographie couleur brodée sur la partie de la couverture
90 x 60 cm



pages suivantes

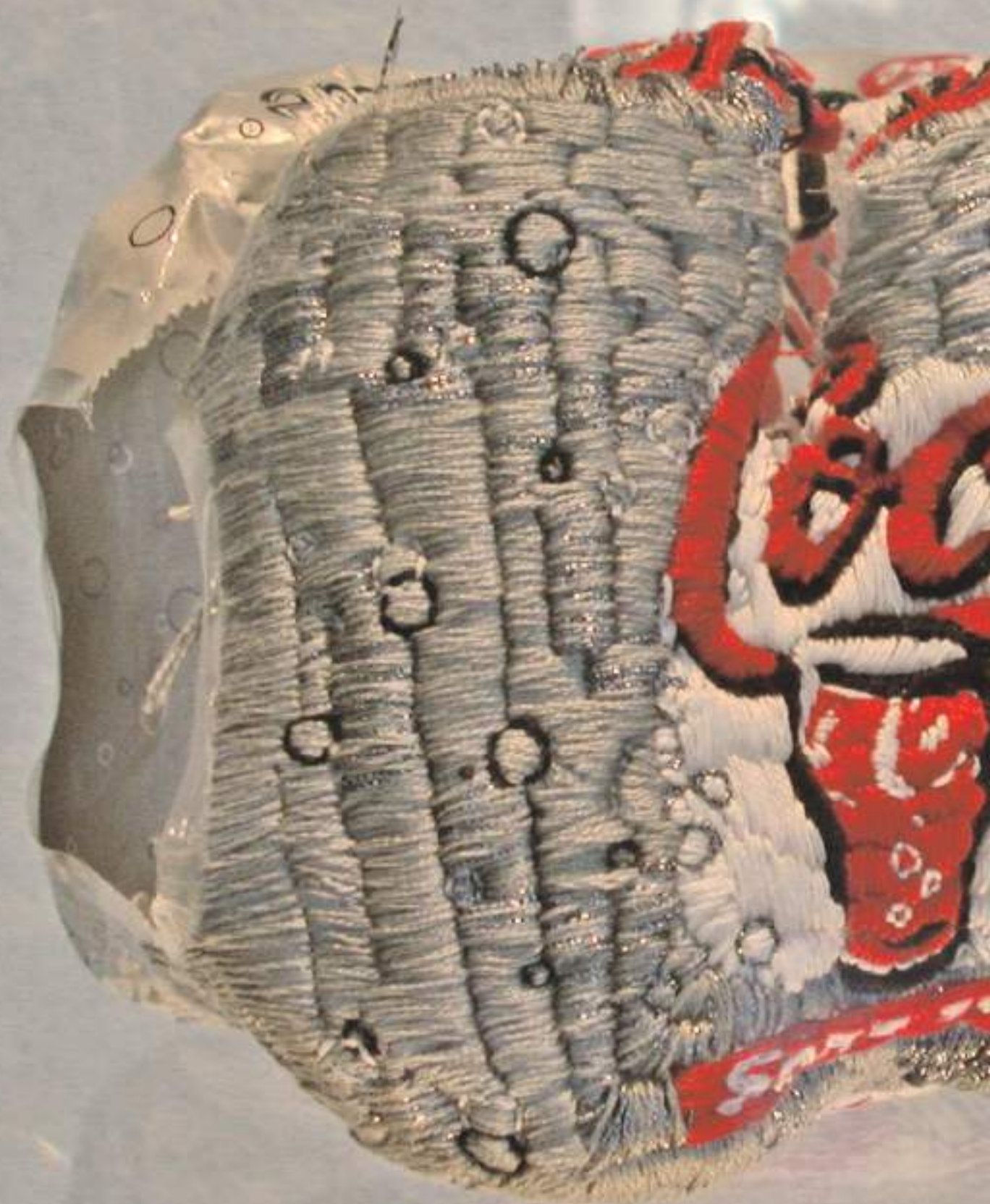
La Litote

2003

broderie sur déchet plastique

résidence coca-cola light

Lieu Unique, Nantes

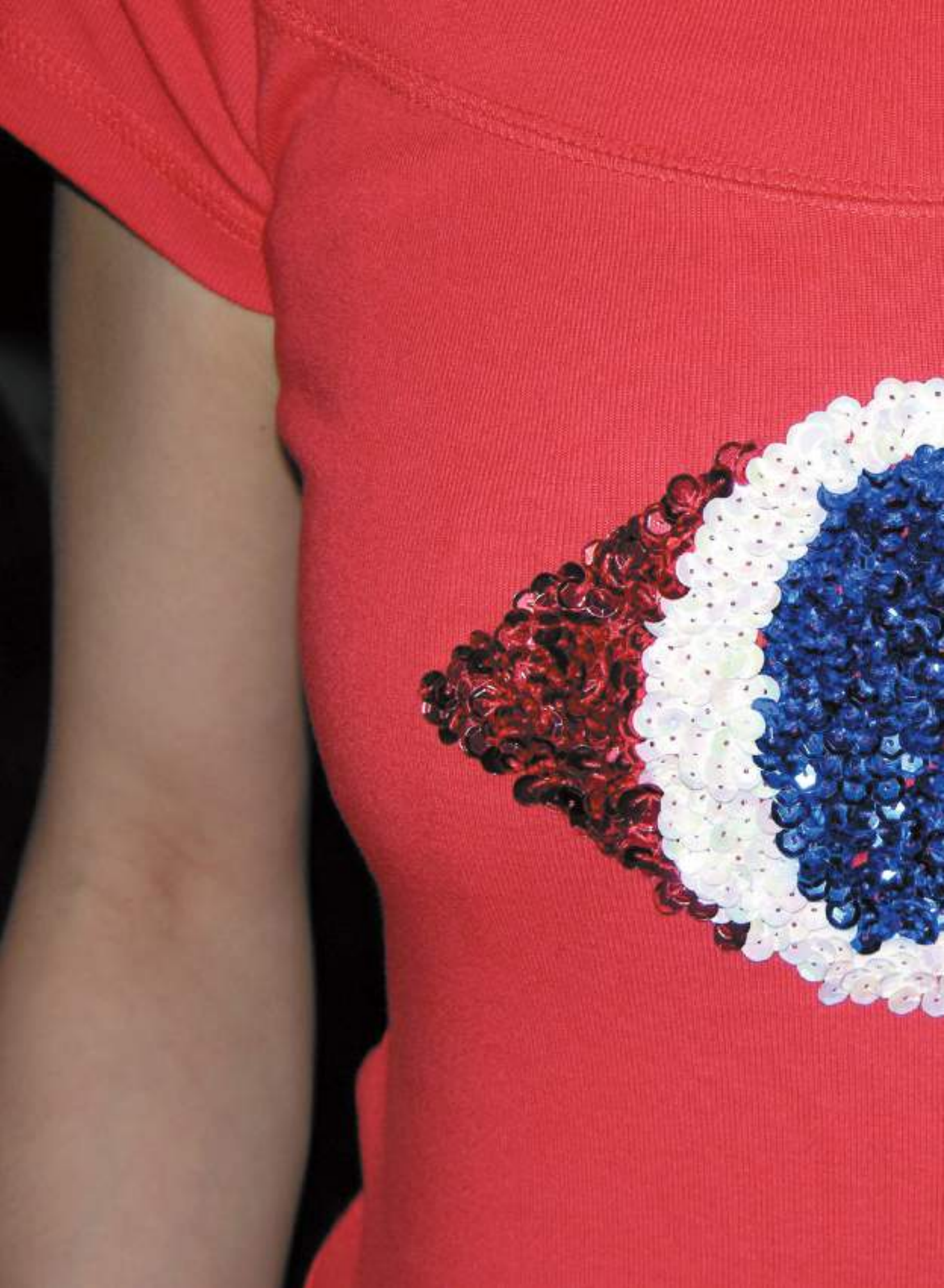




QR Code brodé de l'agence Poisson Bouge à Nantes
2012
16 x 16 cm

pages suivantes
Carrefour, la grande distribution
2004
tee-shirt brodé avec des sequins









Moreno
2004

costume de carnaval brodé, fil de soie noire sur satin blanc, plastifié
brodeur : Hugo Francisco Zapana
5 confidences brodées : quechua, aymara, guarani, espagnol, français





YUYA
HA WAR
PURIN

YUYA
MI WAG
MUNDA
ZICH
WISA

YUYA
MI WAG
MUNDA
ZICH
WISA

YUYA
MI WAG
MUNDA
ZICH
WISA

YUYA
MI WAG
MUNDA
ZICH
WISA

YUYA
MI WAG
MUNDA
ZICH
WISA



MUNDO 1100
Artem
669

671

Ilones CH

yni knusaymip
mi wao
munani.
miedo de
nfiaar. qh

vixaja q'achagitaqijiwa. taq'i
ma q'ajqiri warawara. añandu che
ch'akero, che cerahava añapi'u harpi
kupa ku pyharere? o'coo g'uare
ceraháva jepi nderendape. no 'ayga
mision d'avoit des neefs qui sacre

La promesse de Béa
Texte pour le catalogue *Les habitants*

La question du temps se trouve au coeur des interrogations qu'orchestre la pensée contemporaine. Pour Béatrice Dacher le geste de peindre, et ce dès les premières réalisations, témoigne avec une persistance troublante de ce temps qui lentement ou parfois plus vivement se déploie ou gifle. La promesse que l'artiste nous envoie consiste à rompre avec la fatalité, à déplacer le scénario, éprouver la présence contre ce qui fuit, s'éloigne et meurt. La promesse est violente, c'est une arme, son élégance et sa discrétion sont autant de qualités qui la fondent. L'effacement est la pire des condamnations, c'est le visage arraché du temps qui se laisse voir, contre l'oubli donc, il est bon de prononcer dans une langue claire la vie, d'en écouter le chant.

La promesse de Béa : un titre à quoi lui fait écho celui d'un long métrage *Le festin de Babette*. L'art contre le dessaisissement. Reste ce qui est tenté et désiré.

Le peintre n'a de cesse d'élargir une expérience, et donner à cette dernière des versions renouvelées, d'une portée qui se doit d'exister dans l'étreinte. Car c'est bien d'existence dont il s'agit, le tableau est un fragment du monde, il respire ce monde. Devant le motif, et Béatrice Dacher connaît bien l'inlassable et l'inclassable geste, la répétition, cela n'en finit pas, d'expirer, d'expulser, de s'épuiser. Paradoxalement, et dans un identique élan, le motif dessine une proximité. Cette proximité ouvre vers un autre temps.

Un attachement tout particulier à l'autre a souvent traversé les dispositifs mis en place. Les cent petits tableaux de 1995, nés de l'observation sur la plage des restes de maisons détruites pendant la dernière guerre au Havre, ont fait l'objet d'un déplacement vers les intérieurs de celles et ceux qui en ont fait l'acquisition. A chaque acquisition, un contrat stipulait la prise en charge du tableau par l'acquéreur qui devait faire parvenir à l'artiste une photographie du lieu d'accueil.

Cette exigence d'engagement à voir partagé, comment ne pas lui trouver des résonances troublantes avec *Les habitants*, dix ans plus tard, lorsque le tableau se trouve réalisé par celles dont l'activité est de rendre compte du lien, par le biais d'un fil de couleur qui nomment celles et ceux qui vivent dans trois villages, réveillant une époque où la broderie n'était pas considérée comme désuète mais porteuse d'une attention patiente et amoureuse. D'invisibles terminaisons fiévreuses parcourent l'oeuvre désormais, qu'une artiste en soit l'instigatrice, dans le contre courant des habitudes, attentive, étrangère, qu'elle soit l'alliée qui alimente le feu des présences, et nous pourrions nous regrouper autour de sa Promesse, retrouver l'écho lointain de jadis dans les rencontres d'aujourd'hui.

Les mains se distinguent des bouches. Elles ordonnent des noms, elles se concentrent sur des plis, elles inventent des courbes, proposent des lignes, elles signent des impatiences, elles rythment les conversations et les rires, les confidences, les nouvelles de la semaine. Les mains des brodeuses jouent de la caresse et de la cruauté, la toile est une peau géante où tremblent les signatures de chacun des habitants. La ruralité trouve ici ses lettres de grandeur. Modestement. Durablement. J'imagine une mémoire des mains, ensemble employées à mesurer les liens, sans artifice, j'imagine une mémoire en acte.

J'imagine la Chanson des brodeuses, celle qui se murmure ou s'élance, celle qui raconte les heures passées, les cicatrices avivées par la couleur, les enchantements :

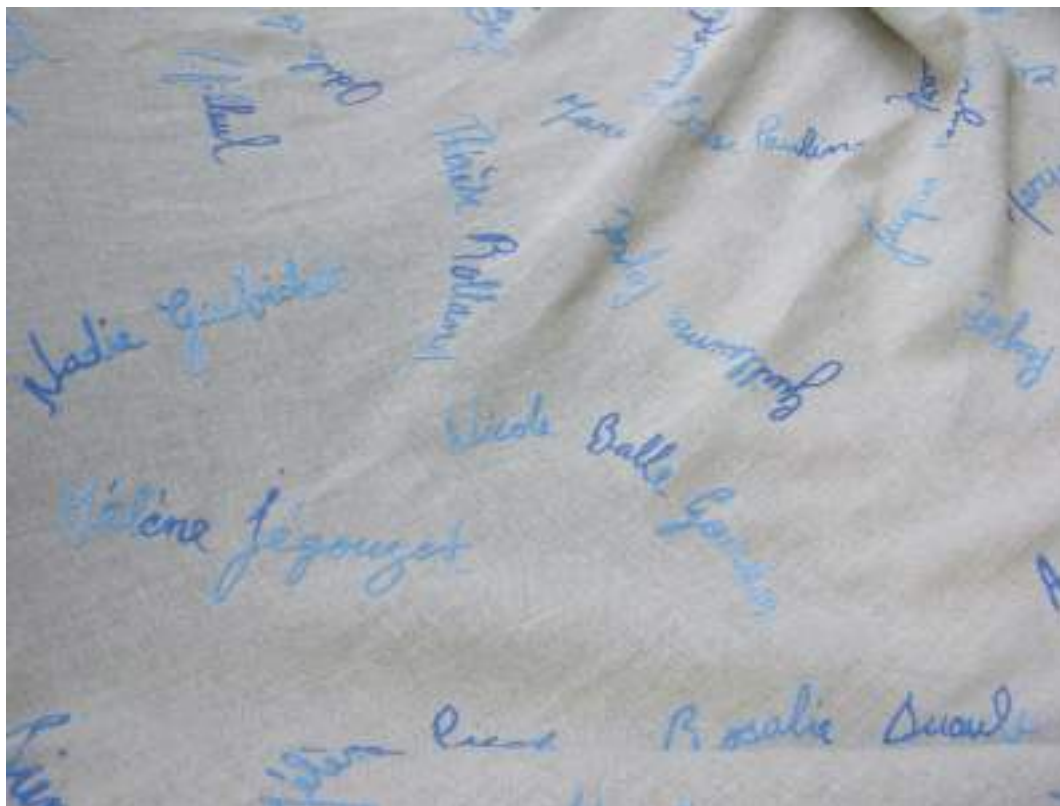


Les printemps s'agitent dans vos doigts
Les lettres s'inclinent ou se dressent
Chaque nom court contre la mort
Chaque voix associée aux autres

Reprend en chœur

Le chant des brodeuses
Pour que vivent les rires
Pour que l'effroi s'effrite
Que la couleur s'agite

Quand tu reviendras lire
Les gestes imprimés
Ta mémoire est intacte
Là où l'aiguille agile
A fait briller le point
Là où la toile de grand espace muet
Est devenue fleuve lisible
Nerveux comme le sont les écritures heureuses
Démenti contre les tombes



Si les brodeuses sont les exécutantes de ce chant mystérieux, d'autres voix s'associent. Toute une population est devenue la gardienne d'un échange que l'on peut qualifier de poétique. Un rêve peut vivre sur la durée, traçant des sillons invisibles, allumant des feux, créateur de culture simple, un rêve au milieu des images qui infestent, à mesure humaine. Porte une autre voix encore, souvent anonyme, contenue dans la presse que l'on dit « locale », qui enregistre et diffuse les nouvelles. Qui publie le rêve, l'amplifie, le nomme sans jamais l'épuiser. Lui laisse ses quartiers libres. La chronique trouve là sa dynamique, elle offre du projet ses zones d'apparitions, le rêve dit-on n'a pas d'auteur, l'artiste Béatrice Dachet connaît la valeur de l'éclipse, elle sait qu'en devenant furtive elle inscrit en creux son geste, pour que fluide le monde inhabité ne tourne plus dans le vide, pour qu'un trésor au bout d'une main gagne en signification.

Que véhiculent les voyages ordinaires ? La toile ressemble à une vague, avec des injections de vie. Peut débiter l'ouverture vers des mondes d'humanité qui changent de formes, pourvu que ces mondes se lient, inventant leur histoire, leur alphabet, élargissant le jour. Ces signes deviennent aussi des messages vibrants, bouleversants, ils s'approchent en dansant.

Des milliers d'essaims élevés pour piquer.



Les habitants
3 toiles de lin brodées
fils de cotons bleu, structure métallique
1600 noms brodés
10 x 1,70 m chacune
janvier 2004 - 2005

Les noms des habitants de 3 communes ont été récoltés avec l'aide de tous. Allineuc, Saint Hervé, Uzel sur l'Oust, dans les Côtes d'Armor. Dans chaque commune un atelier a été aménagé où des bénévoles sont venus broder sur mon écriture.

Le Pochet Albane

...

Josiane

...

Laurence

...

Denis

...

Guillaume

...

Xavier

Huly

Nicolas

Alain

Raymond

Christ

Pierre

Bertrand Maurice

de Ball Louise

de Ball Armand

Guillo Marie Thérèse

ETIENNE Stéphane

NOUVEL David

Chabrier Donat

Rueffand Jack

Le Moigne Renée

Le Moigne Jean-François

Jegler Claudine

Jegler Benjamin

Jegler Etienne

Houé Claudine

Houé Christian

Houé Angélique

Beithulot Michel

Beithulot Mathurin

RONCIN Yannick

RONCIN Arthur

RONCIN Valentine

ROLLAND Valérie



Merci aux habitants
performance
lecture de 1600 noms
2004
vidéo-constat
45 mn

Dans cette performance
je remercie un par un : les
habitants, élus, associa-
tions, organisations qui
ont participé à ce projet
qui a duré plus d'un an.





Cette année-là
2005
impression sur bâche
9 X 1,20 m

1% médiathèque du
Loroux-Bottereau
J'ai décidé de prendre
en photo tous les
enfants scolarisés dans
la commune

pages précédentes
détail





Les repas de Béa, 2002...
137 sets

"Carbonnade Flamande, Chipottouse de Bretagne, Plateau de fruits de mer... Depuis des années, je collectionne des cartes postales de recette traditionnelles, envoyées par mes amis.

Elles sont installées dans le porte carte de ma cuisine.

J'ai décidé le mardi 10 septembre 2002 de préparer ces plats pour mes invités. Avant de commencer à manger je demande à mes convives de poser pour une photographie autour de mon plat et de la carte.

La photographie est agrandie au format A3, ainsi que la carte postale, face écrite. Recto-verso, ces images deviennent une fois plastifiées des sets de table."



La table : un territoire jubilatoire

2002, c'est l'année où apparaissent les premiers repas. Le protocole veut qu'après réception de recettes inscrites sur des cartes postales qui lui sont adressées et dont elle fait collection depuis des années, un repas réunisse un ensemble de convives autour de ce plat. Une photographie de ce moment témoigne de ce rendez-vous culinaire, agrémenté de la présence de la carte prétexte et clin d'oeil. Ensuite un set de table est élaboré avec l'image et à son dos le texte et la recette du dit plat. A ce jour le nombre est impressionnant et semble ne jamais devoir se tarir. Un peu comme ce vin de jouvence qui accompagne inmanquablement ces généreuses dérives autour de la table.

En effet, pour qui vit dans leur proximité, la table est pour Béatrice et sa famille une plateforme où s'échangent les idées, où s'expriment les passions, où l'abondance n'est jamais en deuil de nouvelles trouvailles, où les mots ont des couleurs qui clignent, où de nouveaux invités sont toujours accueillis, où prolifèrent les saveurs, les fureurs et les déclarations délicates, entre deux chansons choisies adroitement par Michel Gerson, le compagnon attentif et frondeur. Ce territoire là, jubilatoire, figure en bonne place, l'invitation s'ouvrant vers d'autres tables, selon le même rituel















La Petite Amazonie

J'établis simultanément deux espaces d'observation. Deux villes en adéquation : Nantes - Lisbonne, villes d'estuaires, portuaires, toutes deux tournées vers l'océan atlantique. Cette situation géographique fait qu'elles ont des points communs liés à leur passé.

Le thème que j'explore est La Nature qui nous entoure et celle qui a déjà disparu. Qu'elle soit animal ou végétale. J'aborde ce thème sous plusieurs formes, qu'elles soient scientifique, artistique, historique, poétique, encyclopédique, cartographique, humaine, urbaine ...

Je suis en relation avec Mr Pierre Watelet, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Nantes qui a accepté que j'observe régulièrement une équipe de scientifique (entomologiste, ornithologiste ...) qui étudie sur le territoire de " La Petite Amazonie " zone sauvage et protégée en plein coeur de Nantes.

Je rencontre régulièrement différentes personnes liées à cette recherche (voir mon journal, cahier de recherche).

j'ai choisi pour exprimer au mieux cette recherche les " Azulejos " : Carreaux de céramique émaillée à prédominance bleu d'où le mot portugais " Azul " signifiant " Bleu " .

Azulejaria qui désigne les grands ensembles décoratifs créés au moyen de ces carreaux de céramique émaillée. Le grand attrait visuel de l’Azulejaria vient de sa souplesse d’emploi comme support d’ornement, de couleur et de représentation figurée.

Afin de réaliser cet ensemble j'ai travaillé avec les artisans fabricants d'Azulejos, entreprise Viuva Lamego, à Sintra au Portugal.





T'entends les oiseaux ?
2007

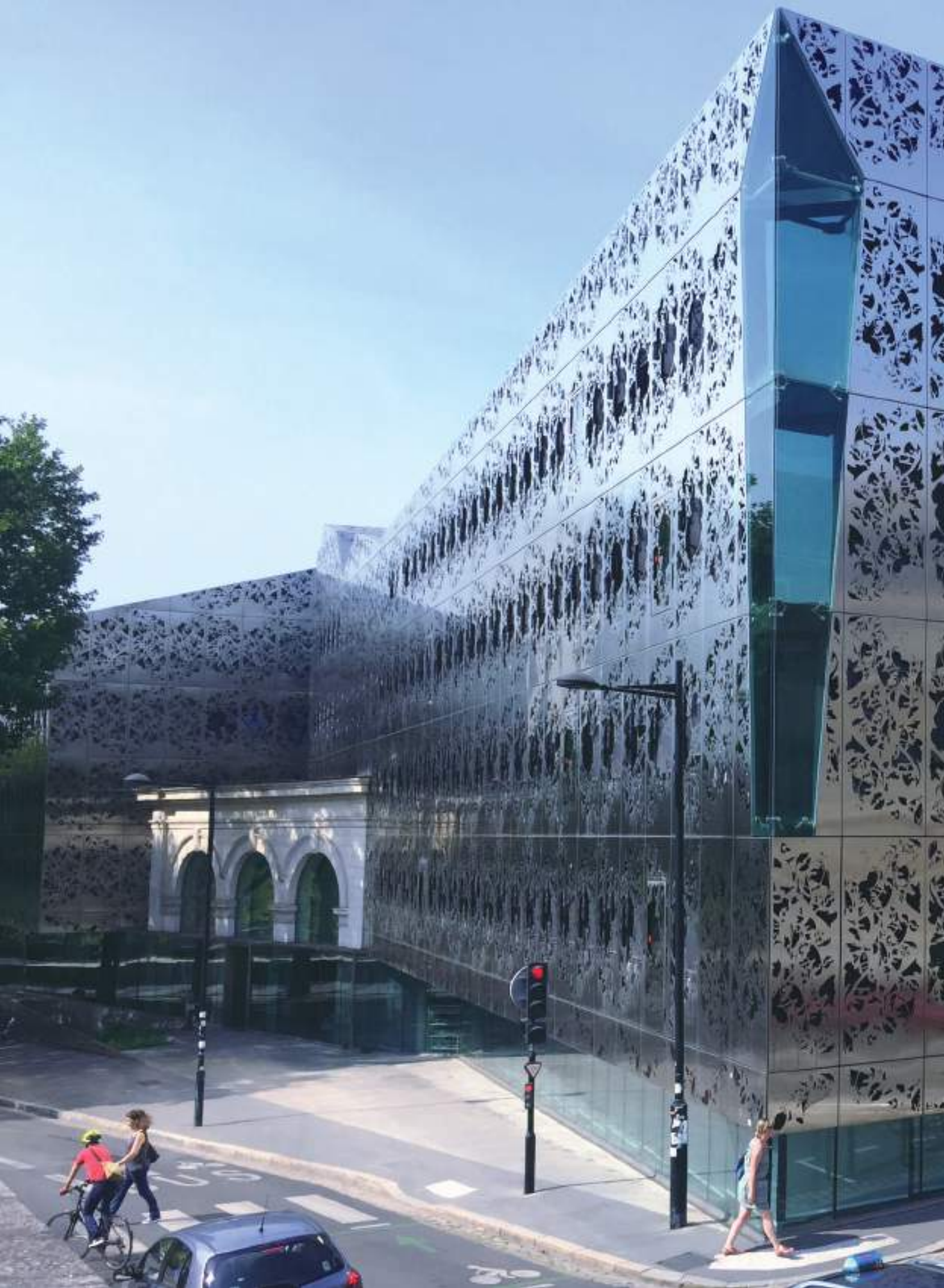
1 % Artistique
Groupe scolaire Jean Moulin, Nantes
carrelage murale
Azulejos réalisé à Viuva Lamego, Sintra, Portugal

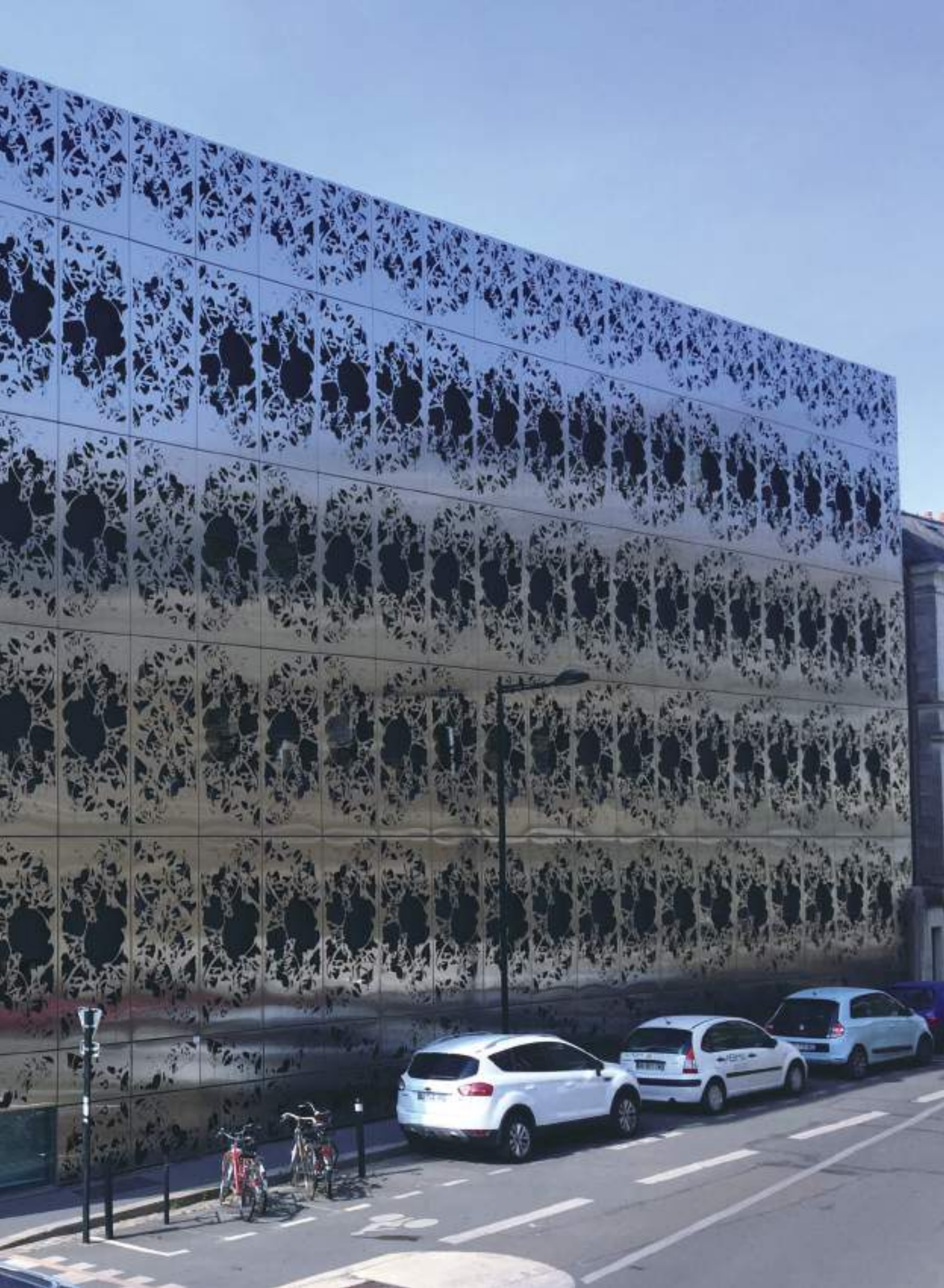


Recomposer une histoire

Recomposer une histoire qui n'a pas toujours été visible ou comptabilisée. S'attacher à ne pas seulement témoigner d'un monde qui disparaît comme de ceux qui le peuplent, proches ou anonymes, mais ajouter encore, battre, se battre. Dans l'école où se prépare une commande publique et qu'elle signera bientôt, elle laissera entendre les oiseaux d'un quartier de la ville et appelé la Petite Amazonie. Titre de la pièce réalisée en céramique grâce aux savoir-faire d'une entreprise au Portugal : tititu ou t'entends les oiseaux ? Elle aura été attentive aux remarques d'un ornithologue. Et à des capacités diffusées par les oiseaux eux-mêmes.

Pierre Giquel





Entretien avec Emmanuelle Chérel, enseignante aux beaux-arts de Nantes et docteur en histoire de l'art.

Emmanuelle Chérel : Tu t'es longtemps définie comme peintre. Qu'est-ce qui t'a conduit à accepter ce projet architectural ?

Béatrice Dachet : Du fait que je travaille sur le motif, forma 6 a souhaité m'associer à son projet pour que je produise un motif pour la peau qui devait intégralement recouvrir le bâtiment du Conseil Général. Cela m'intéressait de travailler autrement et à une telle échelle. Pour un(e) artiste, la confrontation à l'espace urbain est essentielle. Je crois qu'il faut donner une vraie présence à l'art dans la ville. Il est vraiment important qu'il y ait plus de dialogues entre l'architecture et l'art, et ce en dehors des 1 %.

EC : Cette commande a-t-elle changé ta manière de travailler ?

BD : Je n'avais jamais créé de motif jusqu'alors. J'empruntais des motifs existants à des espaces intérieurs (tapisserie,...) que je repeignais et que je remettais en situation dans un espace public ou privé, comme je l'ai fait dans « Elles sont belles tes roses », « La maison où j'ai grandi »... Mais l'idée d'une forme répétée, découpée, détournée, s'est imposée rapidement.

EC : Comment as-tu travaillé ?

BD : Je me suis d'abord promenée, j'ai regardé le quai, puis le quartier en observant ses caractéristiques et le site avec plus de distance. Ce bâtiment s'inscrit dans une pente et présente deux points de vue : en haut, depuis la place-parking entourée de bâtiments du 18ème siècle ; et en bas, presque les pieds dans l'eau, un paysage semi naturel. J'ai fait plusieurs repérages et ai constitué un carnet de recherches, avec des photographies soulignant des détails. Puis j'ai sélectionné des images pour proposer un regard. L'eau verte de l'Erdre m'intéressait parce qu'elle est ridée et qu'elle prend les nuances colorées des reflets alentours. J'ai réalisé un premier motif à partir de ces reflets, mais il s'est révélé trop abstrait et, à la découpe, il m'est apparu assez pauvre. De plus, il ne laissait pas d'ouverture assez large au niveau des fenêtres pour laisser suffisamment entrer la lumière. Le motif a donc changé. Lors de mes repérages, j'avais évidemment remarqué les platanes sur les trottoirs. Ils sont imposants et faisaient face au futur bâtiment. Leurs feuilles ont retenu mon attention, ainsi que leurs ombres projetées au sol ou sur les murs. Je me suis également inspirée d'une ferronnerie située sur la porte de la maison voisine.

EC : Qui a choisi ce matériau très spécifique qu'est l'inox ?

BD : Les architectes avaient décidé que cette enveloppe serait en métal. Il y a eu deux prototypes, une plaque en inox, l'autre en acier, plus épais, moins facile à la découpe, moins précis. Nous avons donc choisi l'inox et la société SOFRADI a véritablement respecté le dessin. Le prototype a ensuite été testé par des ingénieurs pour évaluer sa prise au vent, ses impacts sonores et le pourcentage de lumière naturelle dans l'édifice une fois le motif posé.

EC : Comment l'ensemble de la surface a-t-elle été pensée et conçue ?

BD : J'ai photographié les feuillages, les ombres, et cette porte. J'ai ensuite évidé les négatifs, dont les formes étaient plus franches, en découpant les zones de lumière, bien contrastées par l'ombre, qui ont servi à définir l'ouverture de la plaque. J'ai ensuite sélectionné certains éléments et, par superposition de calques, j'ai composé le motif en jouant sur des vides et des pleins de manière à ce qu'il esquisse un mouvement limpide. J'avais en tête l'idée d'une dentelle : quelque chose de léger, d'unifiant, procurant une sensation de transparence et de lumière, comme l'eau de l'Erdre. C'est une allégorie.



L'inox prend la lumière et se modifie en fonction de son intensité et de ses couleurs. Les percées devaient tout à la fois, faire paysage et laisser entrer un paysage. Une personne m'a raconté qu'un soir on l'avait appelée pour lui dire que la façade, rouge avec le soleil couchant, semblait enflammée. Avec le temps, l'inox va devenir mat, et le bâtiment va encore changer. Ensuite, à partir du plan, j'ai conçu toute la façade pour que l'ensemble soit homogène et pour donner un rythme à la répétition des motifs, l'un étant plus découpé pour être positionné devant les fenêtres. Chaque motif en dessine un autre par l'agencement de quatre plaques identiques : l'une à l'endroit, la seconde retournée, les deux autres retournées à 180 degrés. Ce motif se décline également sur des panneaux particuliers adaptés à des espaces spécifiques du bâtiment. La totalité de l'enveloppe a été conçue pour ne laisser voir aucune visserie.

EC : Ta proposition cherche-t-elle à créer des liens avec d'autres époques ?

BD : Les éléments naturels et la ferronnerie nous ramènent à l'Art Nouveau ainsi qu'au baroque. Le baroque, le mélange des éléments, la liberté des couleurs, font partie de mon travail. Le baroque laisse place à la métamorphose, au mouvement constant.

Nantes, décembre 2013





Mantille
2010
Panneaux inox, découpés au laser

Collaboration de 2006 à 2010 avec l'agence Forma 6 pour réaliser les motifs et l'agencement des panneaux en inox sur le bâtiment Daviais du Conseil départemental de Loire Atlantique. Les motifs réunissent 3 éléments du paysage environnant : le feuillage des platanes, leurs ombres projetés et la porte forgée de la maison adjacente de ses futurs bureaux.





Ugetsu

2009

Invité à la Triennale d'art contemporain. Echigo Tsumari, Japon

Film réalisé le jour du festival du kimono dans la ville de Tokamachi le 3 mai 2009

Ugetsu, Pluie et Lune, c'est aussi la saison de l'été au Japon, température très chaude chargée d'humidité. C'est l'époque des épais brouillards et donc des apparitions, des fantômes (Ueda Akinari auteur japonais du 17ème s).

Quand Fram Kitagawa (directeur) m'a invité à participer à la Triennale d'Echigo Tsumari (Nigata), il m'a tout de suite précisé le contexte économique de ce département. C'est en effet une désertification de la population, villages abandonnés, écoles, magasins et industries fermés pour les villes plus importantes. Tokamachi était une ville importante pour son industrie textile pour le tissage des kimonos, c'est désormais terminé. J'ai rencontré et j'ai voulu travailler avec M. Watanabe Kouichi dernier artisan tisserand, à Tokamachi, il a réalisé le kimono-écran. Il existe toujours un festival du kimono en mai, où la population arbore leur plus beau kimono. J'ai filmé ces habitants de Tokamachi pendant ce festival. Une procession où ils apparaissent et disparaissent. La projection sur le kimono renforce l'image d'une apparition fantomatique.



Installation
Projection vidéo sur un Kimono posé sur un Ikko
(porte-kimono)
Durée 45 minutes



J'ai vu l'installation vidéo de Béatrice Dachet Ugetsu 2009.

Un après-midi où la pluie avait sonné dans la ville rendant brillantes les rues assommées par les chaleurs.

Dans la vallée des étoffes
un pied droit un pied gauche
une montée
une suspension
une descente
un retour de l'autre côté
ladies dans l'océan obscur
comme tirées vers la lumière
puis disparues
ce sont oui les grandes disparues des
brumes blanches
leur pyjama n'est pas humide et pourtant
les fleurs n'ont pas cessé d'éclore
les ladies ont revêtu leur kimono
vêtement des reines
porté pour disparaître et réapparaître
il y a de la marche céleste dans leurs pas
il y a la réalité acceptée
il y a le rêve qui nous envahit
à les voir
les deviner
les traduire de la nuit de la brume
et les pleurer
lorsqu'elles ont cessé
d'éclairer l'écran

Pierre Giquel

2013

Texte inédit











pages suivantes
En face
2009. Tirage sur Bâche
Rideaux sur Loire, Candes-Saint-Martin











Vie privée
Résidence Beppu, Japon 2010
Institut français, Ville de Nantes

Mon projet *Vie privée* a pour but de réunir le plus grand nombre de sentiments, de confidences, de désir, de secrets d'hommes et de femmes. Le ruban est l'objet qui permet la rencontre. Le geste est simple, j'offre un ruban à une personne qui me le confie après y avoir inscrit à l'encre noire ses confidences. *Vie privée* a démarré à Beppu, située dans la préfecture d'Oita au Japon, en juillet 2010 dans le cadre d'une résidence. Pendant une période d'un mois avec l'équipe du Beppu Project, dirigé par Jun'ya Yamaide et des étudiants en sociologie, nous sommes allés à la rencontre des habitants de Beppu. Pour cela nous avons reçu l'aide des associations locales, des commerçants, des habitants. Nous avons déposé les rubans avec de grandes enveloppes pour les recueillir dans divers lieux publics et privés. Un texte explicatif de *Vie privée*, traduit en japonais, accompagnait chaque lieu relais. Une boîte aux lettres était mise à disposition devant le lieu d'exposition. J'ai ainsi collecté 400 confidences. J'ai installé l'ensemble de ces rubans dans l'embrasure des deux portes d'une pièce d'une maison traditionnelle japonaise, offrant ainsi un passage aux visiteurs pour pénétrer dans un espace intime. Ce travail *Vie privée* est amené à prendre de l'ampleur, je veux le déployer et investir d'autres territoires. La langue, l'alphabet, l'éducation, la culture, les mythologies sont les matières nourrissantes de nos origines et agissent sur la pensée, les sentiments, les culpabilités, les ressentis. Cela implique des habitudes et des mentalités très différentes. Cette complexité enrichirait la collection de confidences, offrant une palette plus étendue de l'expérience humaine dans ce qu'elle a de plus intime. Je veux réunir tous les rubans en une seule installation/sculpture : noués sur une armature circulaire. Tous ces rubans formeraient un cercle dans lequel, lorsque l'on y pénètre, on pourrait lire les sentiments des habitants des différents territoires, tous reliés, au-delà des mentalités et des situations particulières, par le fil de leurs confidences.

心はこころには

心には 心をこころに

心をこころに

心はこころに

心はこころに

心はこころに

心はこころに

心はこころに

心はこころに

心はこころに

心はこころに

心はこころに

心はこころに

心はこころに

心はこころに

心はこころに

心はこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに

心をこころに







Les repas de Béa
2010
Beppu, Japon



Les repas de Béa
2012
Récife, Brésil



Vie privée
2012
Récife, Brésil
galerie Janete Costa
architecture Oscar Niemeyer







Projection-miroir. 2012. film de 12 min



Blazers / Blasons

Favet Neptunus Eunti « Neptune favorise ceux qui osent ». La devise de Nantes et ses armoiries constituent le point de départ du projet.

En questionnant cette science auxiliaire qu'est l'héraldique, nous souhaitons mettre en exergue l'idée que le blason n'est pas fermé, n'appartient à personne, n'est pas figé dans le temps. Il s'agit d'un support, une image conceptuelle avant tout.

nous invitons des d'artistes à réaliser un modèle de blason ainsi qu'une devise qui leur est propre.

Le Collectif La Valise, Samia Oussadit et Pascal Leroux.



Le castor de la rue de la Paix
2016
Blason
7 x 8 cm
Broderie mécanique

*Les morves subtiles du paradis de Béatrice Dachet
comme des satins volatiles amoureux*

Tout l'art de Béatrice Dachet est activé dans le bouillonnement alchimique des rencontres et de la convivialité. Elle perçoit, capte, absorbe, transforme les données qu'elle redistribue pour échanger, donner, partager. Elle passe du privé le plus troublant à l'évidence universelle comme par magie. C'est la relation qui irradie toutes ses pièces par d'heureuses combinaisons. Elle transmute. Qu'elle rassemble les vases, les oiseaux, les supports, les lettres ou les messages, c'est toujours pour imaginer d'autres projections personnelles à offrir aux autres en inventant des circulations poétiques pour la beauté des échanges. En prélevant du limon les fragments de mosaïque et de carrelage arrondis et lissés par l'érosion du temps, elle enregistre en peinture les motifs et les écritures qu'elle distille. « Béa » collectionne les mouchoirs, elle photographie les traces de vie, elle peint aussi souvent sans peindre comme on mouche le monde avec les revers pour affronter les miasmes éprouvants du réel entre les noeuds. Sa série de mouchoirs est une activité en boucle, une pratique au goutte à goutte, un mouvement perpétuel. C'est triste et joyeux. C'est toujours positif. Les mouchoirs de « Béa » sont des carrés sensuels qu'elle effeuille comme un journal de poche vivant. Ses mouchoirs tremblent. Ils sont habités. C'est évident. Ils font tous de la musique soit pour la lutte, soit par épanouissement et sagesse. Les esprits envoûtent les linges et la dentelle. Ils murmurent, ils chantent entre les plis, chuintement et bruissement d'émotion dans les mouvements imperceptibles, monde de rêve et de souvenirs irisés dans la complainte, symphonie suggestive. La palette de « Béa » est généreuse. Les carrés de tissu flottent comme des méduses, ils frissonnent profondément à la surface, ce sont des parures intimes, fragiles, qui ondulent en révélant d'autres mondes de notre monde et, parfois, quand ils sont brodés, ajourés, troués, on dirait des petites larmes de mémoire qui s'incrument entre les trous des broderies, cristallisées, et ça pétillie. « Béa » dessine, peint, brode, tamponne, imprime. Elle frôle ou déchire chaque mouchoir pour convoquer des confidences méditatives avec légèreté, fluidité, évanescence, mais aussi parfois avec rage, farouchement, en urgence. Elle procède par alternance, traces d'énergie, huppées, notations spirituelles, sortes de mantras sismographiques, ritournelles obsédantes, répétitives, prolongées et pensives en caressant la soie ou bien alors, ça pulse avec frénésie, c'est érectile, ça décharge par évocations fulgurantes, là, elle griffe, froisse, pique et pique, érafle le satin grave ses tensions d'humeur dans la peau des cotons, révèle des instantanés de paysage, des expériences fugaces, spontanées, puis de nouveau elle étale encore en badigeonnant, tartinant une effusion de jus, mucus, morve magique, pétales, pulpe, semences, mouillettes d'amour, gourmandises parfois très très figuratives, comme des oiseaux muets au potentiel bruyant, et chaque figure transfigure merveilleusement. C'est mélodique. Les mouchoirs accumulés convoquent le rythme d'un tout, c'est un ensemble, une collection comme des constellations ponctuées de mouchoirs-refrains vibrants, des visions-flashes, des secrets, des désirs, des extases subliminales qui vacillent, sensibles, délicates, tel un tempo hypnotique, un rythme d'intuition, une géographie des sens qui affleure en pochade. Ses mouchoirs suggèrent jour après jour de nouveaux petits écrans simultanés du film de la vie qui projette la fractalité de toutes les vies parallèles à la fois jusqu'à appréhender en transparence l'invisibilité des ondes infinies. Ça débobine puis ça rembobine avec grâce. Chaque sécrétion mentale est une vision qui redessine l'apparition d'insaisissables tracés raffinés au-delà des mondes du monde. On le perçoit dans les nervures temporelles, on devine des présences antérieures, des mondes cachés, noyaux parallèles, fantaisies, blessures, joie à partager, renaissance. Il y a beaucoup de mélancolie. « Béa » peint « à fleur d'oiseau » comme on dit « à fleur de peau », avec ivresse. Les mouchoirs de « Béa » sont des catalyseurs existentiels, ils expansent le temps, convoquent la multiplicité des genres en projetant des identités recomposées, des parfums, des coquetteries. Ils semblent vouloir toucher l'essentiel avec presque rien. Ils sont comme des désirs dépliés, des excitations, des mutoscopes solitaires qu'elle re-distribue comme un don... Du pansement au doudou, du bandeau à la pochette sophistiquée, etc... ses mouchoirs propagent leurs messages cryptés et se transforment en mystère pour une illumination de la conscience. Ils sont aussi parfois chloroformés pour neutraliser ou bien compressés comme des baillons qui bourrent la bouche à fond pour étouffer les cris, ils peuvent suinter de violence, de révolte.... mais, le plus souvent c'est d'amour.....

Bon, je vais agiter mon mouchoir galant pour vous saluer. Au revoir. Au revoir. Bye Bye ! Youpi.

(texte achevé à Venise dans les reniflements avec un maxi-rhume et une consommation affolante de mouchoirs. Ha Ha Ha Ha Ha Ha !)

Au-delà du mouchoir est une série d'oeuvres réalisées sur le mouchoir depuis l'année 2008



Au-delà du mouchoir, patte de loutre
2013, aquarelle sur mouchoir

Au-delà du mouchoir, Parure

2008
Tirage photographique
Taille variable

Résidence en Inde, Chennai

2008
Partenaires: Collectif R_, Ambassade de France en Inde, Ranvir Shah R.K industries. Convention: Région des Pays de la Loire, Institut Français



Dans ce travail je fais référence au mouchoir de Cholet. Cette toile était alors fabriquée par la maison Turpault qui a fermé définitivement ses portes en 1997.

Je choisis de faire référence à Cholet car c'était il y a encore quelques années une des grandes villes tisserandes en France.

La fabrication du textile qui disparaît de France pour apparaître de plus en plus en Asie.

Le mouchoir, cet accessoire qui touche au corps et à ses représentations. Ce linge qui dès ses origines, répond à des besoins à la fois différents et complémentaires de propreté, d'apparat et de parure.

J'ai travaillé avec une industrie textile en Inde (RK Industries à Madras), car ce qui m'intéresse c'est justement ces changements économiques et qui entraîne dans leurs sillons d'autres habitudes culturelles ou leur disparitions.

Si je choisis de faire réaliser une parure d'éléphant c'est que cet animal est aussi en grand danger d'extinction.









Lettre à Ranvir

2008

Mouchoir brodé
3 m x 3 m
Tissage mécanique
Corde brodée main



Madras le 26 juillet 2008

Cher Ranvir,

Quel merveilleux moment quand tu as déployé ce mouchoir de 3 x 3 m, dix fois plus grand que celui que je t'avais amenée en février. Ce petit mouchoir rouge de Cholet est devenu suffisamment grand pour servir de parure à un éléphant. Mon émotion a encore été plus forte quand je me suis rendue au temple de Phiruverkadu Karumari Amman et qu'avec le cornac nous l'avons vêtu de ce mouchoir géant. Cet instant était la concrétisation de ce projet. The real Madras Handkerchief commence en Inde et, par les croisements culturels, s'est déployé de différentes manières dans plusieurs pays du monde. À Cholet en France, il est devenu l'emblème de leur histoire liée au textile. Le fait d'agrandir ce mouchoir est pour moi un moyen de mettre en avant cette disparition économique. S'il vêt un éléphant c'est parce qu'il est en grand danger d'extinction. Je te remercie pour ce partage du sensible.

... Au-delà du mouchoir.

Amitiés
Beatrice Dacher



Madras, le 26 juillet 2008

Cher Ranvir,

Quel merveilleux moment quand tu as déployé ce mouchoir
3m x 3m, dix fois plus grand que celui que je t'avais
envoyé en février.

Ce petit mouchoir rouge de Chobit est devenu suffisamment
grand pour servir de parure à un éléphant.

Mon émotion a encore été plus forte quand je me suis
dirigée au temple de Piruvakkadu Karumbari Amman et qu'avec
ornac nous avons vu de ce mouchoir géant. C'est instant
et la concrétisation de ce projet.

The Real Madras Handkerchief commence en Inde et,
à travers les croisements culturels, s'est déployé de différentes
manières dans plusieurs pays du monde. A Chobit, en France,
il est devenu l'emblème de leur histoire liée au textile. Le
d'agrandir ce mouchoir est pour moi un moyen de mettre
avant cette disposition économique. Il vit un éléphant c'est
à dire qu'il est en grand danger d'extinction.
Je te remercie pour ce partage du sensible.

Au-delà du mouchoir.
Amitiés.

Beatrice Jacher.

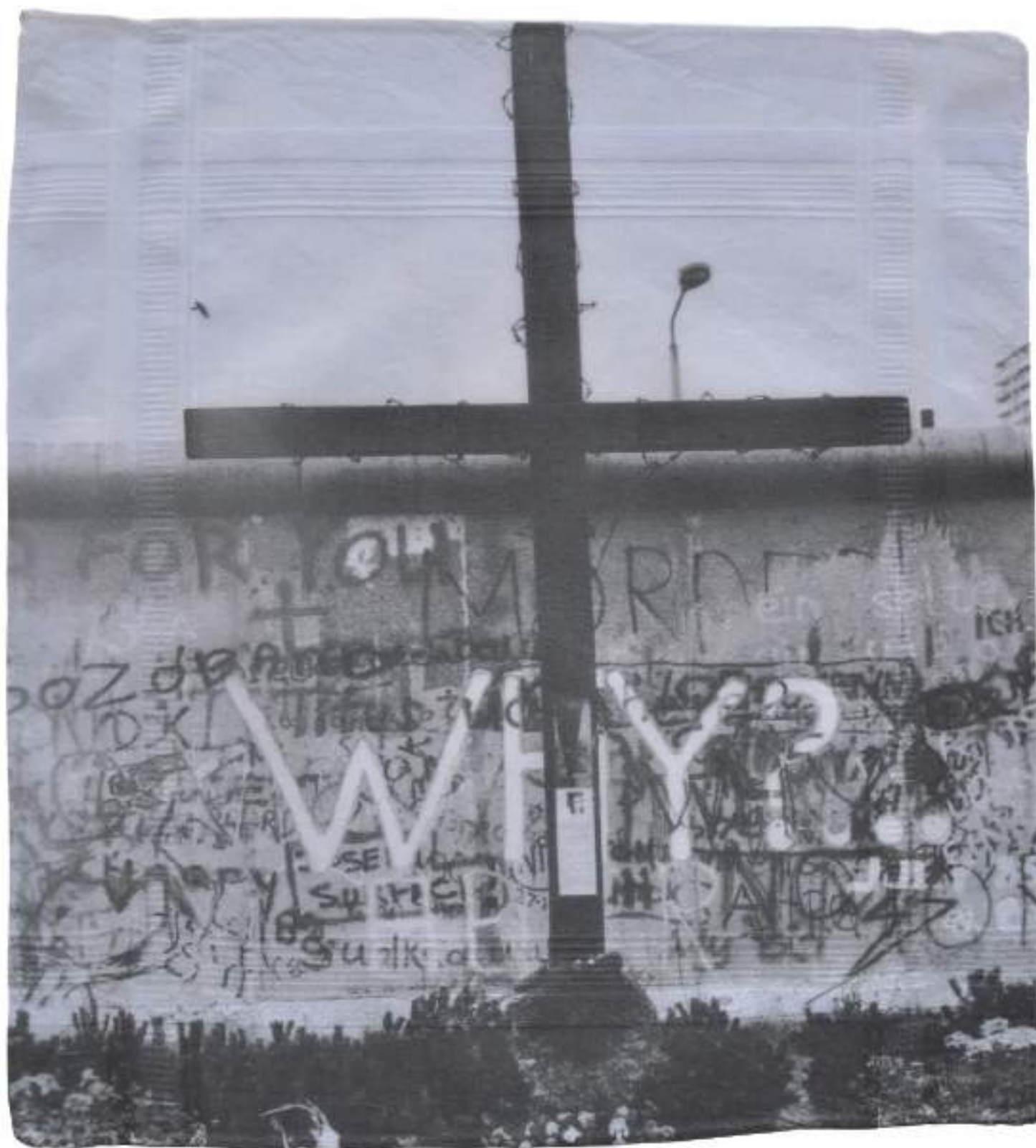


Au-delà du mouchoir
Installation
vue de l'exposition
Puisque vous partez en voyage
2009, Le Quai, Angers

Ensemble de mouchoirs pliés en forme de rose
suivant la technique d'Eliane Pineau.
Ancienne plieuse de mouchoir pour
l'entreprise textile Turpault à Cholet







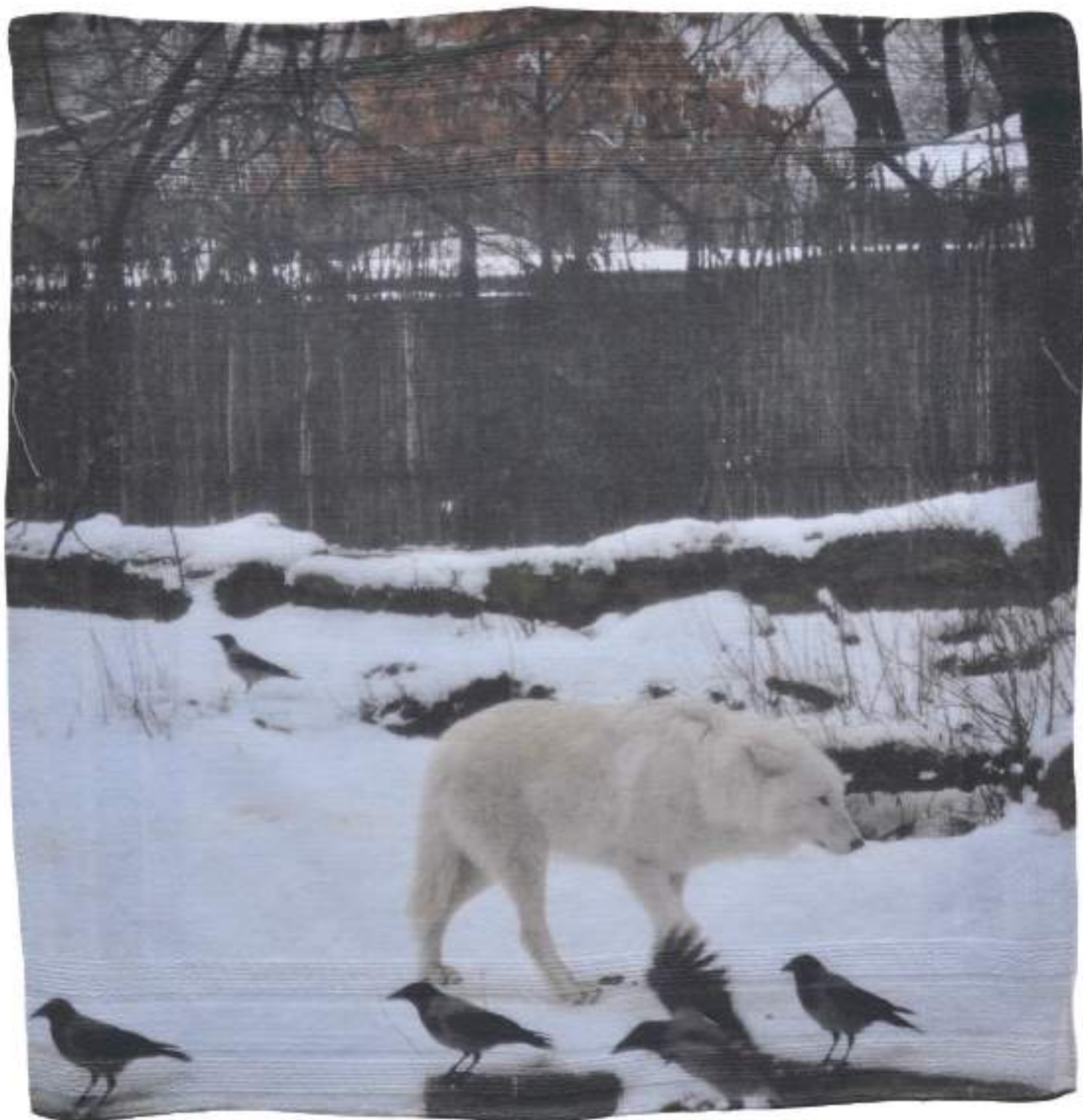
Au-delà du mouchoir, Berlin 1984
impression photographique sur mouchoir, 2009



Au-delà du mouchoir, autoportrait 1984
impression photographique sur mouchoir, 2009



Au-delà du mouchoir, cathédrale de Berlin
impression photographique sur mouchoir, 2009



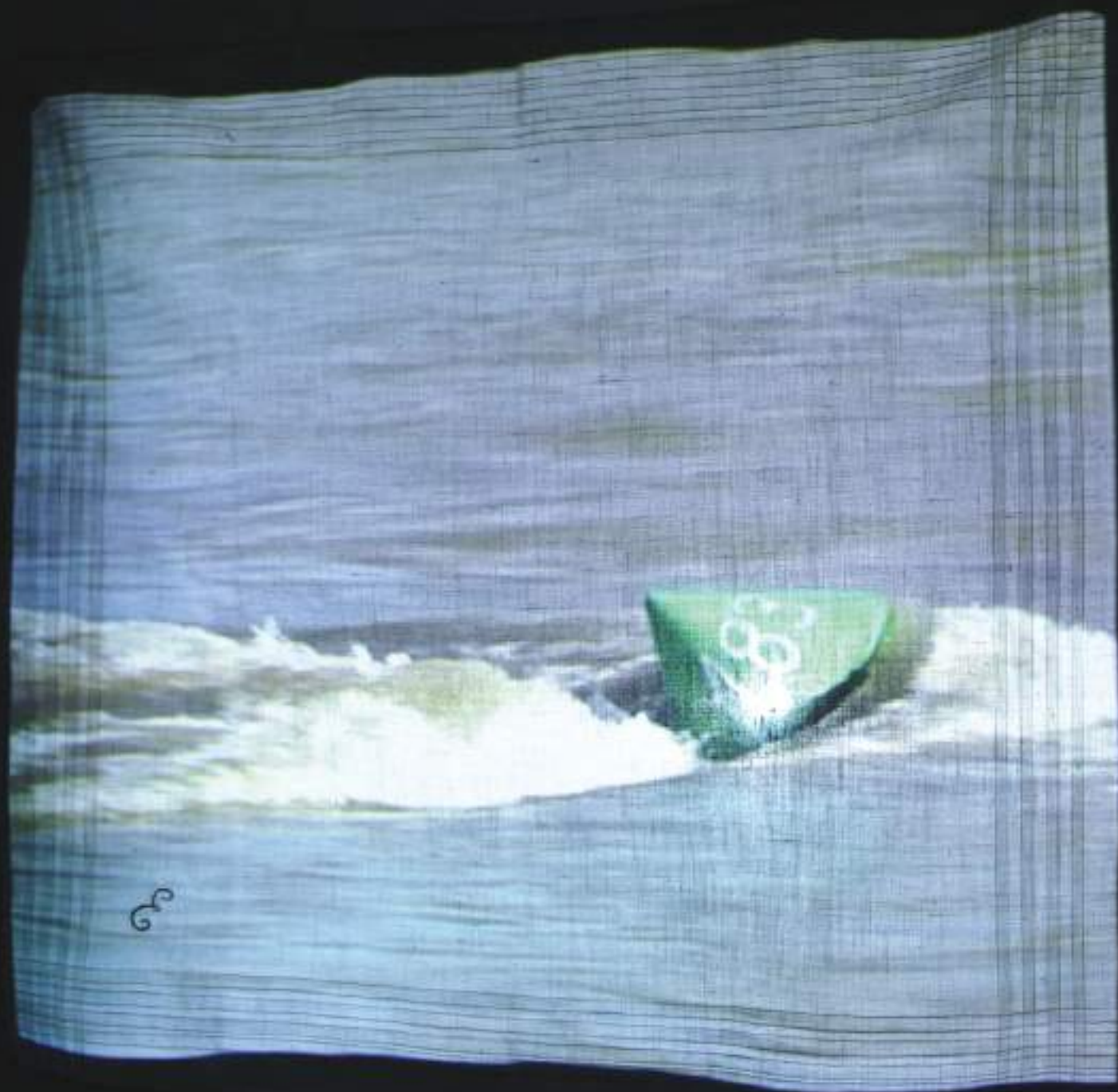
Au-delà du mouchoir, loup Berlin
impression photographique sur mouchoir, 2009

Au-delà du mouchoir, la bouée

2014

projection vidéo sur mouchoir suspendu

filmée depuis la maison de Julien Gracq, Saint-Florent-le-Vieil





Au-delà du mouchoir, rivage
aquarelle sur mouchoir
2014



Au-delà du mouchoir, bouton de saule
broderie sur mouchoir imprimé
2014



Au-delà du mouchoir, menacé
aquarelle sur mouchoir
2016



Au-delà du mouchoir, grenade
broderie sur mouchoir
2014



Au-delà du mouchoir, autoportrait
projection sur mouchoir 160 X 160 cm
2015





Au-delà du mouchoir, paysage
diptyque
impression photographique sur mouchoir
2015





Au-delà du mouchoir, fleur
broderie sur mouchoir
2015



Au-delà du mouchoir, cerf
terre modelée, bois de rose peint
mouchoir plié
2015

Extrait :

L. B : Comment as-tu adapté ta manière de travailler, tes observations et tes retranscriptions d'un quartier, à une résidence comme celle-ci ?

B.D : La situation géographique de l'espace de la Serre, qui m'a servit d'atelier, est assez isolée. Je me retrouve alors dans une partie du quartier en construction, ce qui a fait évoluer mes intentions de départ. Pour construire il faut raser et enlever de la terre avec des machines. J'ai tout de suite été attirée par toutes ces grues autour de l'atelier, toujours en activité et en rotation. J'ai donc souhaité aller à la rencontre des ouvriers pour leur demander s'il était possible de faire des photographies du haut de leur grue. Ce n'était pas des « vues du ciel » qui m'intéressaient mais plus le point de vue du haut de la grue, au dessus du chantier. J'ai confié l'appareil à trois grutiers afin qu'ils me livrent leur propre regard sur leur paysage. Au début de ma résidence je souhaitais partir sur la notion de « merveilleux » qui aborde aussi une part de désenchantement. Dans l'une des images de Stève Lorieux, il a zoomé sur un château très loin dans le paysage, ce qui ramène quelque chose en plus dans le regard de merveilleux de l'imagerie traditionnelle du château d'autrefois et des contes. J'ai agrandie cette image déjà pixélisée. Le château apparaît alors comme un mirage. L'idée du « merveilleux » est loin et floue. M'est venu de manière très ironique le titre de cette résidence – exposition, Tout va très bien Madame la marquise. Est-ce que tout va très bien ? Je ne sais pas.

L. B : Quel était ton processus de travail quotidien pendant ta résidence ?

B.D: J'ai initié des ballades dans le quartier où j'ai été interpellée par des talus fleuris. Je trouvais ça très beau dans ce paysage en chantier, ça m'a apaisée. Au fil de ce processus, malgré les constructions, une zone de désertification s'est dessinée. C'est un quartier avec beaucoup de contrastes. Le paysage a vraiment été « détérioré ». Ce genre de territoire abrite normalement de nombreuses espèces comme des lapins de Garenne ou des musaraignes, une faune mais aussi une flore auxquelles on ne prête pas forcément attention et qui ne sont presque plus présentes sur ce quartier urbanisé. Je suis sensible à la vie qui m'entoure. Il s'avère que je n'ai jamais vu aucun oiseau depuis que j'ai commencé ma résidence.

L. B : On découvre tes préoccupations environnementales dans ce projet. Tu apportes un soin particulier à préserver et mettre en lumière ce qui t'entoure. Parlons de cette dimension de « développement artistique durable ».

B.D : Pointer du doigt la disparition, c'est un travail que j'ai déjà fait avec le mouchoir de Cholet devenu une parure pour un éléphant en Inde. Le mouchoir est un objet textile que l'on utilise presque plus, ce qui m'a intéressé c'est de déplacer ce patrimoine en Inde où la fabrication des tissus est victime d'une délocalisation en Chine. Faire porter cette parure était une manière de montrer cet éléphant qui disparaît petit à petit comme certains savoir-faire emblématiques de nos villes. J'ai ce besoin d'exprimer artistiquement, à ma manière, la disparition, comme un moyen de préserver et de protéger.

Lors de cette résidence à Angers, je me suis intéressée aux moineaux domestiques, ces petits oiseaux que l'on voyait quotidiennement sur nos tables en terrasses ou dans les parcs. Aujourd'hui, en ville, on n'en voit presque plus et je suis sûre que les gens ne s'en aperçoivent pas. Je prends vraiment à cœur ce rôle de montrer les choses. Un déséquilibre très fort se crée et on ne le prend pas assez en compte. Je pense qu'il faut vraiment y faire attention.

L. B : Tu approches de la fin de cette résidence. Te souviens-tu de la première fois que tu es sortie de ton atelier pour découvrir le quartier ? Peux-tu me raconter cette première promenade ?

B.D : Je me souviens de toutes mes promenades ! J'ai pris mon appareil photo et je me suis baladé vers le quartier Verneau. Sur un parking où il y avait quelques caravanes de gens du voyage, j'ai croisé un couple avec deux enfants qui m'ont demandé ce que je photographiais. Ils m'ont expliqués qu'il y avait juste derrière, sur des palissades, une exposition de photographies du quartier. C'est à ce moment là que j'ai photographié une vue du ciel du quartier en 1920. Il faut savoir que la communauté des gens du voyage était présente dès les années 80, bien avant tous ces travaux qui ont commencé dans le quartier des Hauts de Saint-Aubin. C'est la première image que j'ai prise, une photographie d'une exposition de photos.



L. B : Ton espace de travail se transforme en espace d'exposition. Comment as-tu expérimenté ce type de modulation de l'espace ?

B.D : Lors de mes promenades quotidiennes, les grues étaient vraiment le symbole de l'activité et du mouvement. La vie était là, dans ces constructions encore en chantier. L'idée de confier l'appareil photographique aux grutiers a excité ma curiosité. Quelles images allaient-ils me ramener ? J'ai donc décidé d'accrocher leurs clichés au fur et à mesure dans l'espace, à la manière d'un atelier de recherches.

Le projet d'exposition s'est vraiment construit au fur et à mesure de ma résidence sur un processus. J'avais besoin de m'entourer d'images qui me permettent de voir l'évolution de la résidence et de passer d'une chose à une autre. Ce cheminement est un support de travail. L'exposition suit donc l'accrochage tel qu'il s'est passé pendant ma résidence.

L. B : Parlons de l'exposition, que présentes-tu dans l'espace de la Serre ?

B.D : Cette exposition est une installation où cohabitent différents objets et images comme celle du château, agrandie et imprimée sur un grand poster. Des objets représentant des animaux sont installés sur une étagère et d'autres fixés au mur. Ce sont les animaux du coin, que l'on peut retrouver dans nos campagnes : faisan, biche, cygne, sanglier et aussi des rivières avec les poissons comme le sandre et le saumon qui disparaissent également à cause de la pollution.

Il y aura aussi une vingtaine d'arbres dans l'espace d'exposition, des bouleaux et des érables.

Je souhaitais que ce ne soit pas des arbres de décoration mais des arbres que l'on retrouve souvent en zone urbanisée. Ces arbres sont prêtés par la ville d'Angers en sacs afin de parler aussi de cet état de déforestation lorsque les travaux commencent.





Au-delà du mouchoir, menacé
aquarelle et crayon sur mouchoirs
2016

*En sang
ou
La vengeance des moineaux*

Les mirages qu'hier tu ramassais dans les branches
Et que tu libérais en secouant les filets
Ces oiseaux merveilleux aujourd'hui tu les vois
En sang abandonnés sans vie écartés des forêts
Et dans les châteaux fantômes que tu fréquentes
Tu as trouvé serrés des milliers de moineaux
Dans la nuit des chagrins tu ne pouvais rêver mieux
Le caprice a fait place aux carnages

Refrain

*Un feu brûle dans ton coeur
Mets tes habits de feutre au bord des gouffres
Chante et ris organise ta guerre
Prépare la vengeance des moineaux
Tes compagnons tes inconnus*

Sur tout blason flotte un propriétaire
Ton blason n'appartient à personne
On n'identifie pas celui qui se bat avec le vent
Ton tissu claque tu as dessiné un oiseau
Menacé écris-tu MENACE

Je dessinerai encore
Des milliers d'oiseaux
Qui s'effaceront comme des milliers de signes
En sang sur le sable
En sang sous nos toits
Dans des nids tailladés

Refrain

*Un feu brûle dans ton coeur
Mets tes habits de feutre au bord des gouffres
Chante et ris organise ta guerre
Prépare la vengeance des moineaux
Tes compagnons tes inconnus*

Les villes dépeuplées seront blanches
D'un deuil de plumes et de cris joyeux
Tu seras seule dans le silence
Dilaté par le trouble de ces disparitions

Les moineaux glissent pour mourir
Leurs petits ventres cédant sous les tirs
Des insecticides assassins
Des pollutions humaines

Tu auras beau nouer
Les quatre coins de ton mouchoir
Il est écrit que les oiseaux plient
Leur sépulture au printemps
Quand ils manquent à l'appel
Tu as raison d'avoir peur

Le matin froid de mai
C'est leur tombe annoncée

Le matin froid de mai
C'est leur tombe annoncée



Au-delà du mouchoir, menacé
crayon sur mouchoir
2016





Au-delà du mouchoir, coeur
aquarelle sur mouchoir
2013

Le mouchoir d'Homme

Il ne pleut plus jamais. Plus une goutte ne sort plus de rien.

L'homme est tout nu et droit. Debout, regardant ses grands pieds trop poilus, il rentre ses orteils et griffe le béton lisse. Sa respiration s'accélère.

Il est seul.

De sa poche imaginaire, il sort un grand mouchoir et le fait résonner en magicien. Il le dépose sur son sexe encore raide, le recouvre totalement. Le centre du mouchoir est mis en valeur par son gland, du sur-mesure. Le relief inspiré par le prépuce est sublime, un blanc sur blanc ombragé. Le méat sous-entend une cascade ou un puit à souhait. Tout le monde voudrait ce mouchoir près de lui. Ses coins se balancent en rythme, de quoi sous-entendre la vie. Une danse de la pluie en larme où même la glace ne fond plus. La surface du mouchoir reflète les éléments extérieurs, mais pas comme un miroir qui réfléchit ce qu'il a en face. Là, il exprime les sens sans temporalité, Imbibé par des sentiments.

L'homme se place face à la baie vitrée ouverte sur l'extérieur de quelques millimètres. Sous certains angles son nez touche le verre. Il se met en scène, appuyant sa solitude, stimulant sa mémoire alcoolisée qui macère avec sa mère vinaigre. Face à lui le paysage s'étire, un panoramique grand écart facial imprimé en ombre sur un mouchoir 180°. Prochaine évolution le 360° qui essuie les sécrétions des futures.

Le vent passe par à-coups faisant flotter les scènes.

Il a perdu un oeil, aujourd'hui goutte brodée. La lumière est basse, mais ça chauffe malgré tout. Le mouchoir renvoie la lumière par manque de place, saturation pré-explosion. Le sexe voudrait l'absorber pour se réchauffer, mais elle ne passe pas de l'un à l'autre. Rien ne saute. Désespérée la chaleur s'annule elle-même et devient Frappée. Le soleil se couche et le mouchoir se fait écran.

Sur les ponts il fait toujours nuit se dit-il. Avec ses muscles pelviens il fait bouger le mouchoir. Sa bite acquiesce. Il varie le rythme, elle répond en morse. Un échange commence:

-Le paysage a été arraché. Les arbres dénudés replieront bientôt leurs branches autour d'eux-même?

-Et Les abeilles pleines de désir enfouiront-elles encore leurs têtes dans les collerettes dentelles ? -----
.....
.....
.....

-Où sont les Butineuses de champignons? -----
.....

-Un loup sur la pointe des pieds traverse une ville sous la neige et une mariée en tenue a envie d'essayer autre chose.

-Alors elle jette son mouchoir et s'enfuit avec ses fleurs. -----
.....

Il vieillit lentement, se dessèche en pleurant la tête dans sa plante d'intérieur.

Les libellules se promènent, une grenade à la base des ailes.

Prête à tout.

Menaçantes

/

Menacées

Un moineau offre ses deux membranes nictitantes au crépuscule.

Menacé

La lumière change, et le mouchoir s'assombrit.

Il le caresse lentement, d'abord au niveau du puit, et de plus en plus largement.

Son dernier mouchoir d'Homme, plus grand, plus carré que tous les autres. Avec lui il peut graver mille baisers dans la seconde.

Les angles dansent macabres sur un rôle latent.

Le dernier bourgeon de saule éclot dans une éjaculation de paillette rose.

Il pleure.

Il ne pleut plus jamais.

Eva Gerson



Au-delà du mouchoir, paillettes
sequins collés sur mouchoir
2013

mille baisers bons baisers mille
mille fois leurs baisers assomoir
de baisers baisers volés des
baisers des baisers les baisers
mille fois mille mille les
baisers les baisers sur baisers
de baisers les baisers et baisers
des baisers



Au-delà du mouchoir, pont
aquarelle sur mouchoir imprimé
2013



Au-delà du mouchoir, spirale
broderie sur mouchoir imprimé
2012



Au-delà du mouchoir, shiva
aquarelle sur mouchoir imprimé
2014



Au-delà du mouchoir, arbres
aquarelle sur mouchoir
2013



Au-delà du mouchoir, biche
aquarelle sur mouchoir brodé
2013



Au-delà du mouchoir, menacé
aquarelle sur mouchoir, crayon
2016



Au-delà du mouchoir, menacé
aquarelle sur mouchoir, crayon
2016



Au-delà du mouchoir, fleurs
impression photographique sur mouchoir
2016



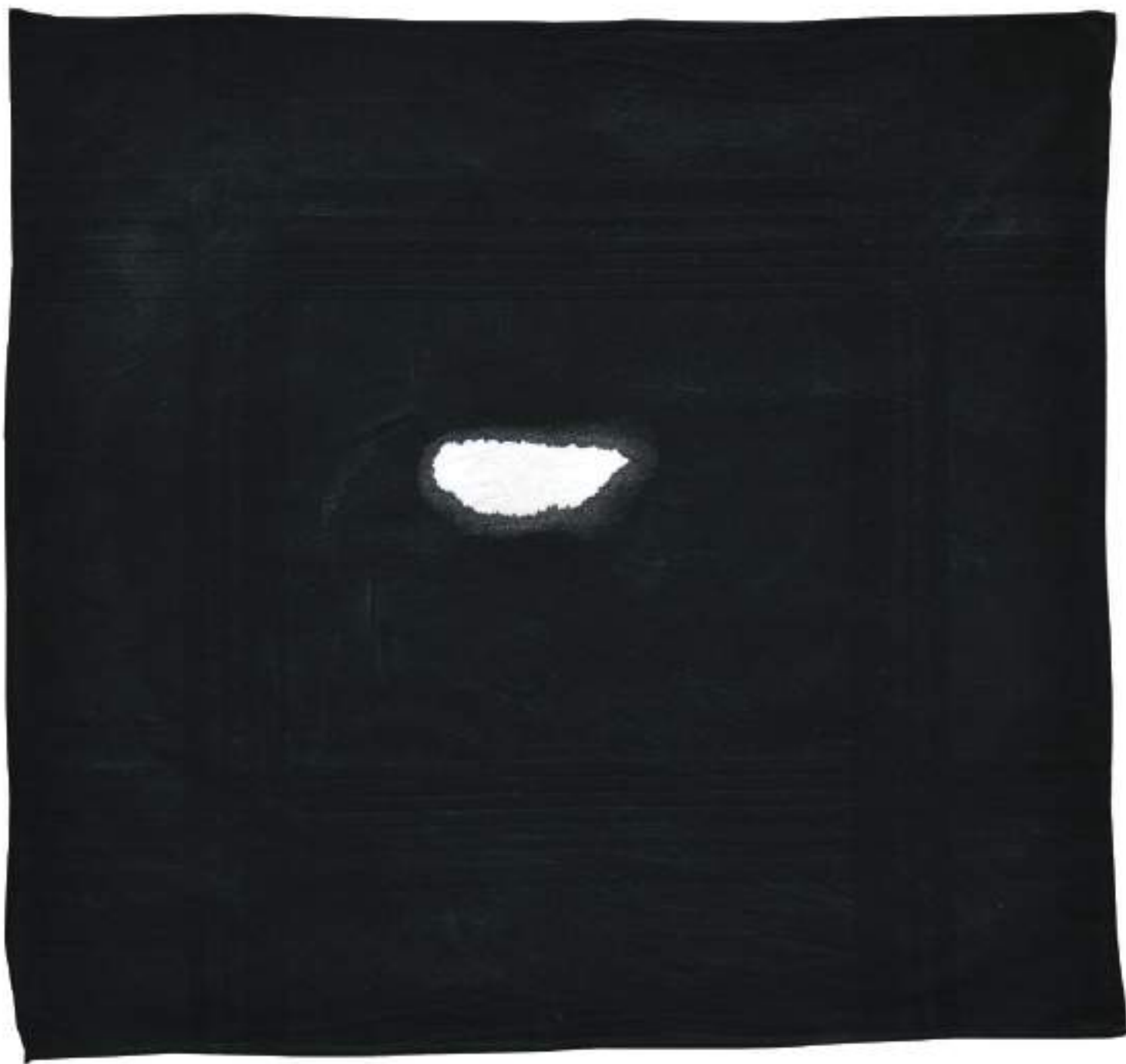
Au-delà du mouchoir, fleurs
impression photographique sur mouchoir
2016



Au-delà du mouchoir, foudre
aquarelle sur mouchoir imprimé
2014



Au-delà du mouchoir, abeille
aquarelle sur mouchoir dentelle
2014

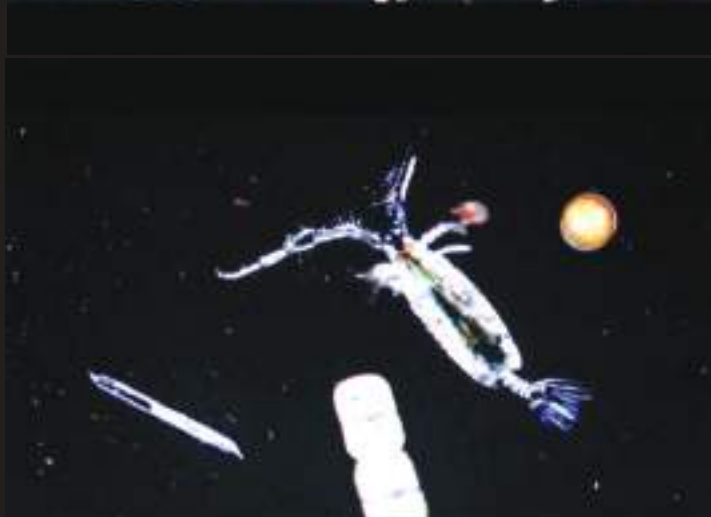
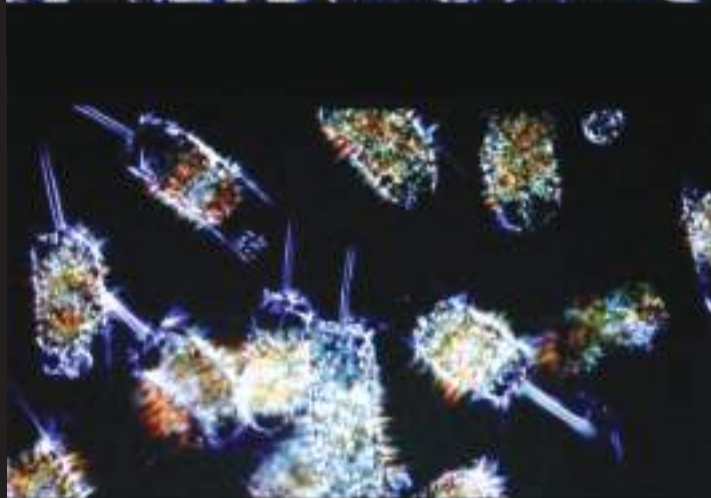


Au-delà du mouchoir, nuage
encre de chine sur mouchoir
2015

mort de
Sudan

19 mars 2018

6/20





Les diatomées
Film, 4 mn 31
2018

Au-delà du mouchoir, diatomées
aquarelle sur mouchoir
2018



Au-delà du mouchoir, libellule
aquarelle et broderie sur mouchoir
2019



Au-delà du mouchoir, plume
broderie sur mouchoir
2019



Au-delà du mouchoir, pigeons
aquarelle sur mouchoir imprimé
2013



Au-delà du mouchoir, canopée
aquarelle et broderie sur mouchoir
2019



Au-delà du mouchoir, poison
impression photographique sur mouchoir
2019